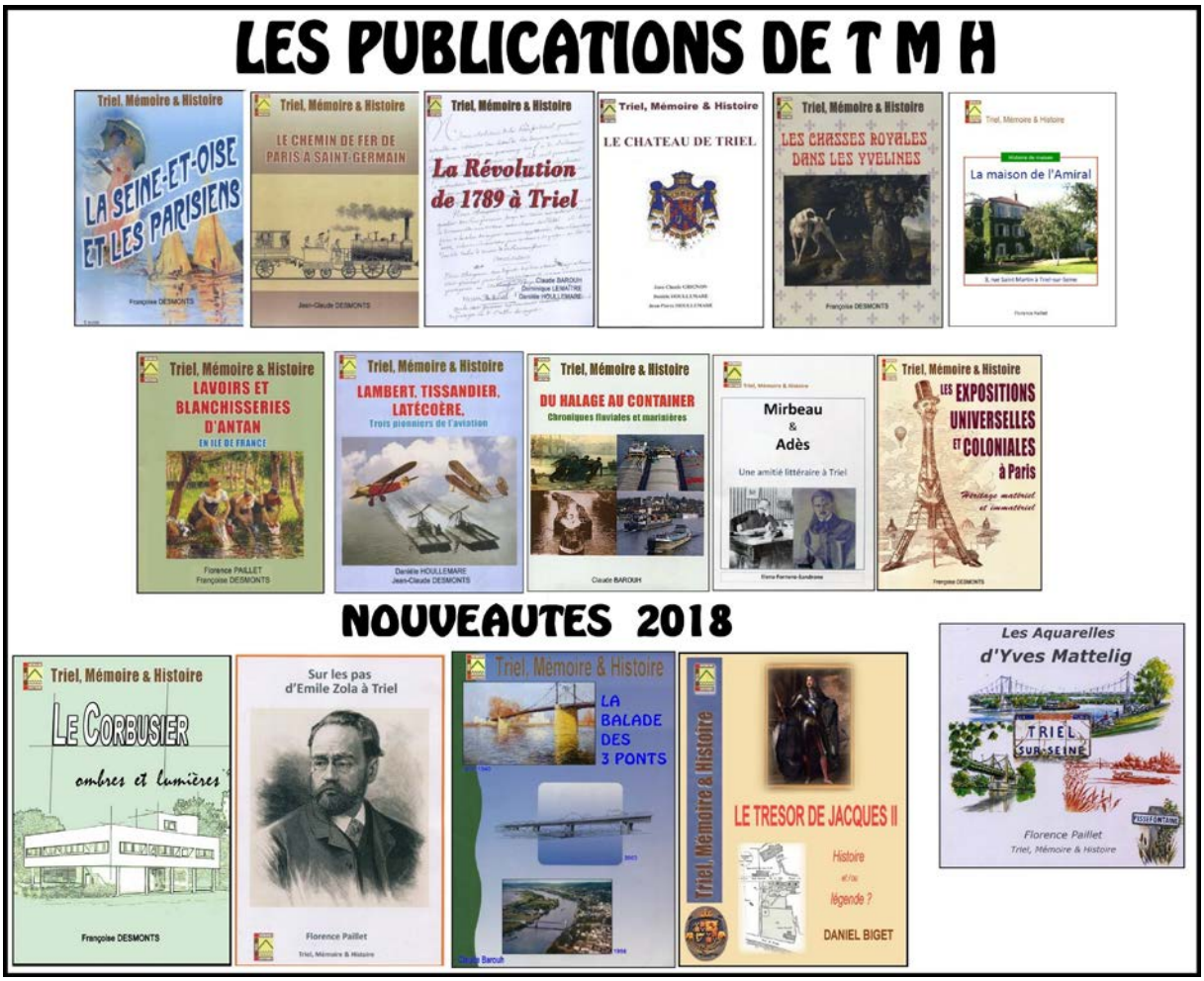
Les Cahiers de TRIEL, MÉMOIRE & HISTOIRE N° 10

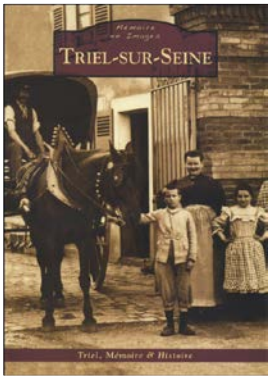
Septembre 2018

SOMMAIRE

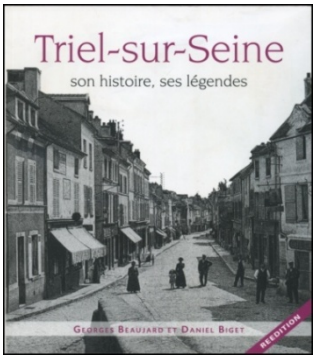
EDITORIAL
3 - 10 Ans / Un anniversaire pour TMH.
MEMOIRES VIVES
4 - André Morineaux, un ancien de Pissefontaine.
CONFERENCES
8 - Le Corbusier, ombres et lumières.
11 - Emile Zola raconté par Martine Le Blond-Zola...
12 - La monographie de TMH évoque le passage de Zola à Triel.
13 - Les faïenceries françaises.
15 - Le Trésor de Jacques II, *Histoire et/ou légende* ?
HOMMAGES
17 - Dans les pas de Mirbeau et des artistes à Triel.
18 - Maupassant – Mirbeau, Mirbeau – Maupassant...
21- Hommage à Paul Del'Rio - Hommage à Philippe Prévost.
EXPOSITIONS
22 - Yves Mattelig, aquarelliste triellois.
25 - Métiers et outils d'autrefois.
HORS-LES-MURS
27 - Sortie réussie en forêt de Lyons.
28 - Conférences à l'aéro-club Paul Tissandier de St-Cyr-l'École.
COMMUNICATION
29 - *Si Triel m'était conté…*
TMH au Salon des auteurs à Triel.
30 - Parcours de découverte du patrimoine triellois, *la suite* !



Cartes postales anciennes de Triel



Au fil des siècles, le bourg de Triel, enlacé par la Seine et blotti au pied de la colline de l'Hautil, loin de se laisser étouffer, a su tirer parti de sa situation : halte pour les pèlerins de Compostelle dans sa superbe église, route royale aux deux relais de poste devenue nationale 13, voie fluviale aux activités diverses… Triel-sur-Seine a exploité son vaste territoire : plaine aux riches cultures maraîchères, coteaux bien exposés, couverts de vignobles ou de vergers, au sous-sol creusé d'un labyrinthe de carrières de gypse. Par quel charme cette bourgade a-t-elle su retenir, depuis plusieurs siècles, un si grand nombre de familles ? Quels attraits exercés sur les artistes, inventeurs ou simples touristes peuvent expliquer leurs séjours ? Ce retour en arrière, grâce aux nombreuses photographies de témoignages du passé qui ne sont, hélas, plus toujours visibles, vous livrera sans doute des clés pour mieux connaître le Triel d'hier comme celui d'aujourd'hui. *(Renseignements sur la boutique du site : http://trielmemoirehistoire.fr)*



Triel-sur-Seine, son histoire, ses légendes…

Dans la première édition, qui date de 1985, on peut lire au début de l'avant-propos : «*Qu'ils soient d'origine ou d'adoption, il est bien naturel que les Triellois fassent plus amplement connaissance avec la ville où ils sont nés ou qu'ils ont choisie».* Encore vraie aujourd'hui, cette affirmation explique le succès ininterrompu de cet ouvrage qui en est à son cinquième tirage. Ecrit par des amoureux de leur *«village»* dont ils ont gardé l'esprit d'exploration du passé à l'éclairage du présent, les auteurs ont su faire *« la part du rêve qui engendre les légendes »…* Le lecteur y trouvera pleinement matière à satisfaire sa curiosité et, pourquoi pas, éprouvera-t-il le désir d'en savoir plus ?

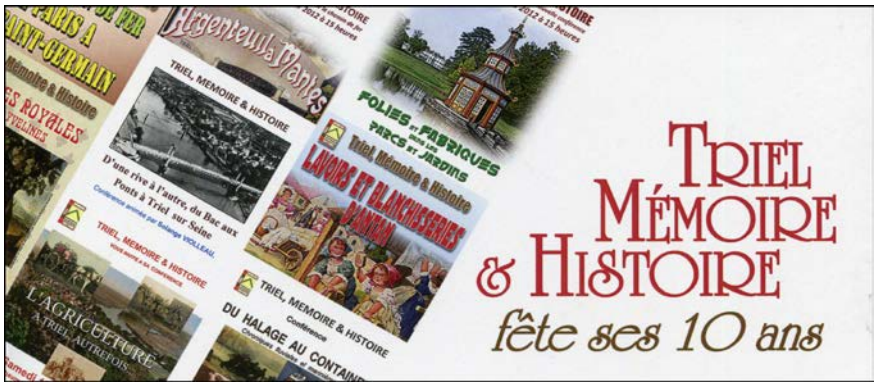
Editorial

Editorial

10 ANS / UN ANNIVERSAIRE POUR TMH

A l'origine, il y eut une réunion fondatrice d'une dizaine de personnes à la bibliothèque municipale. La création d'un cercle historique à Triel fut décidée, un nom lui fut trouvé.
10 ans se sont écoulés, dix ans déjà !
Dans la vie d'un enfant, 10 ans est une étape importante, il entre dans le monde des grands, puisque comme chacun d'entre eux, il a enfin un âge à deux chiffres !
Dans la vie d'une association, c'est aussi une étape importante puisqu'elle a dépassé les balbutiements du début et affirmé sa ligne de conduite, elle demande un bilan.
Qu'avons-nous fait en 10 ans :
• Des conférences données par nos adhérents : 11 trielloises, écoles, Révolution, château… 11 généralistes : les lavandières, Le Corbusier, les expositions universelles.
4 conférences externalisées : Maupassant, Zola, le camouflage, Tissandier.
• Des expositions : l'école, les Poilus, les vieux outils.
• Une inscription à l'inventaire des monuments historiques : la chapelle Sainte Anne.
• Des Mémoires Vives, des articles divers, des comptes-rendus animent notre site qui aujourd'hui atteint plus de 150000 visiteurs, le premier rallye historique de la Communauté des deux rives de Seine.
• Nous avons toujours participé aux Colloques de la Fédération des cercles Historiques et Archéologiques des Yvelines.
• Nous avons créé une base de données, riche de milliers de documents et un journal annuel.
• Edité un livre dans la Collection Mémoires en Images plus une vingtaine de monographies.
• Réalisé un parcours historique dans le centre-ville, sans parler de la restauration de 3 films des années 50 et d'un film souvenir visible sur notre site.
Voilà pour le passé, mais tournons-nous vers l'avenir !
• Des conférences, encore et toujours, parce que c'est une bonne façon de partager ce que l'on découvre ou ce que l'on connaît.
• Des expositions, parce qu'elles s'ouvrent à tous les publics. Nous pensons déjà au thème des « poids et mesures ».
• Des restaurations : la chapelle Sainte Anne, les lavoirs « la Fontaine aux Fées » et les « Baigneux », des tombes de personnages illustres comme par exemple celle de Paul Alexis.
• Des rencontres avec les jeunes, sous une autre forme que celle utilisée actuellement.
• De nouvelles documentations, un livre sur notre belle église, qui ne demande qu'à être découverte…
Voilà, la liste n'est absolument pas exhaustive, ouvrons-la à toutes les suggestions…
Merci à toutes celles et ceux qui ont permis tout cela.
Merci au travail dans l'ombre de celles et ceux que j'appelle les « Petites Mains », aux têtes chercheuses, merci à la pugnacité des uns, à la mobilité d'esprit des autres qui piquent notre curiosité et nous entraînent là où l'on ne s'attendait pas !
Merci à nos partenaires : la Société Générale, le Conseil Départemental, le Ministère de la Culture par le biais de la Réserve Parlementaire (lorsqu'elle existait), la ville pour son soutien matériel et financier.
Je vous donne rendez-vous dans 10 ans, mais pas sur les marches du «Palais des Grands Hommes», restons modestes.
Merci à tous de nous encourager à poursuivre ce chemin .

Danièle Houllemare
Présidente



Mémoires vives

André Morineaux, un ancien de Pissefontaine

Entretien de Victoria Thomas et Florence Paillet avec André Morineaux, 71 ans, en juin 2015, chez lui, à Maurecourt.

Je suis né à Triel, plus précisément à Pissefontaine, chez mes parents, rue des Tournelles, le 11 septembre 1944. La maison n'existe plus.

Pissefontaine a été jusqu'à la Révolution une commune libre, avec sa propre administration et l'origine de ce nom viendrait, d'après les anciens, de dix sources recensées dans le village. Mes aïeux auraient connu cet état car au vu de l'arbre généalogique réalisé par ma fille, notre famille, du côté paternelle, serait trielloise depuis 1505, par la branche de ma grand-mère, Claire Anguy.

Dans mon enfance, Triel était un village plutôt tranquille. Le pont avait été détruit pendant la dernière guerre et pour se rendre à Verneuil ou Vernouillet, il fallait prendre la passerelle ou le bac. La passerelle, au début, était à péage. Elle bougeait beaucoup et quand il y avait du vent, on évitait de la prendre. Les remorqueurs devaient baisser leur cheminée.

La passerelle sur la Seine.

Triel était aussi un village agricole. La culture de la vigne, anéantie par le phylloxéra et la concurrence des vins du sud, avait été remplacée par des cultures maraichères et fruitières. L'abricot de Triel était réputé.

Diplôme de mérite de Marguerite Larchevêque.

Dans la plaine, on cultivait aussi un peu d'avoine pour pouvoir nourrir les chevaux, du blé, de l'orge. Avant, il existait des moulins avec de vrais meuniers. J'ai connu, dans les années 1950, les vestiges du moulin, celui situé au coin de la rue du même nom et de la rue de Chanteloup. Il mesurait plus de 10 mètres de haut. A son emplacement a été construite, il y a plusieurs années, une maison.

La présence des bois de l'Hautil a permis à de nombreuses familles de vivre. Certaines fabriquaient des échalas, d'autres des balais de bouleau tandis que les familles Fouache ou Roy, à Boisemont, exploitaient le bois.

Ancienne chapelle St Jean à l'Hautil.

Comme on parle de l'Hautil, pour moi, l'ancienne chapelle se trouvait à l'emplacement de celle actuelle, mais un peu plus au fond [*Plus précisément à plus de 100 m de la route de Maurecourt, vers la Gueule rouge* (Note TMH)].

Mes ascendants étaient cultivateurs, ils possédaient de nombreuses terres et maisons. Mon père cultivait des légumes : asperges, haricots, choux, … et des fruits : abricots, pêches, prunes, … Comme beaucoup d'agriculteurs qui pouvaient en avoir 3 - 4, il avait des chevaux pour tirer toutes sortes de charrettes. Il vendait sa production à des approvisionneurs comme les Pirot ou les Faye qui eux la revendait aux Halles de Paris.

Ma mère, Marguerite Morineaux, Larchevêque de nom de jeune fille, était blanchisseuse. Elle

travaillait à domicile et se rendait, selon les jours de la semaine ou du mois, chez les différentes familles qui faisaient appel à ses services. Comme on disait : «*c'était une journalière*». Elle lavait au baquet, plus rarement au lavoir.
C'était une Maman exceptionnelle. Je conserve précieusement son diplôme de mérite pour l'année 1914/1915 qu'elle a obtenu à l'école libre d'Andrésy. Elle avait reçu le 1er prix en histoire, en géographie et en écriture et le 2ème prix, en honneur, catéchisme, arithmétique et exactitude.

La mairie : à droite l'entrée de l'école des garçons.

L'école des filles était rue des Créneaux [*Actuelle Maison des associations* (Note TMH)]. Moi, je suis allé à l'école des garçons, située à droite de la mairie. On pouvait y rentrer par l'actuelle place Charles de Gaulle ou par la rue du Pont, deux classes en fibrociment avaient été aménagées dans la cour, perpendiculaires au bâtiment. M. et Mme Chevaux y tenaient fermement leurs élèves, tout comme les autres instituteurs, M. Dulac ou Rémi Barrat, … Par la suite, une ou deux salles de maternelle ont été créées sous la mairie.
Les classes étaient chauffées avec des poêles à charbon. Une des punitions infligées par les instituteurs consistaient à se rendre dans la soute et à remonter le combustible pour nourrir ces ogres de feu.
Quel travail ! Surtout pour éviter de se salir.

Rémi Barrat.

Baignade au puits artésien.

Les jours de congés, le jeudi et le dimanche, je les passais avec mes copains. Nous allions nous baigner au puits artésien ou ramasser des champignons dans la forêt ou s'amuser dans les bois ou autour du lavoir, Grande Rue de Pissefontaine. J'ai failli, une fois, m'y noyer.
Une source venant de l'Hautil apportait l'eau qui descendait ensuite dans la Seine. Le lavoir, considéré comme trop dangereux, a été enfoui sous une dalle de ciment dans les années 1970 et il y a, à la place, « *un magnifique parking* ».
Pour gagner quelques sous, nous allions travailler dans les champs. En automne, on ramassait les artichauts, les choux, en été, les fruits. On avait le droit de conduire les chevaux. Parfois, on était payé en nature, quelques fraises, quelques poireaux, …
On allait aussi pêcher le goujon, l'ablette, le gardon. On se fournissait chez «Brico», un marchand d'articles, au coin de la rue Paul Doumer et de la rue du Four, sur l'angle opposé, c'était une boucherie qui appartenait à la famille Noël.
Avec des copains, on avait construit des genres de traîneaux, des caisses à savon avec des roulements à billes pour roues. On descendait à fond la caisse, du haut de la rue des Tournelles, en passant par la rue du lieutenant Leconte, la rue du Pavillon, pour arriver rue Paul Doumer. Un jour, M. Marécaux, le marchand de bois et charbon, avec son camion, a failli écraser l'un de nous. Il a eu tellement peur qu'il est descendu de son camion, a ramassé tous les traîneaux, les a mis sous les roues de son camion et les a rendus inutilisables.
J'étais aussi inscrit au patronage avec mes frères. Il existait un patronage « garçons » et un « filles ». On apprenait à tout faire, du feu, des nœuds, du ciment, un peu comme les scouts, maintenant.
Un jour, un de mes frères, au lieu d'aller au patronage, s'est rendu au marché, en bord de Seine.

L'ancien marché de Triel était situé en bord de Seine.

La maison d'Octave Mirbeau en 2015.

Cette escapade est arrivée à la connaissance du curé qui l'a rapportée à mon père. Mon frère n'a pas oublié la correction reçue.
Les curés avaient aussi «la baffe» facile. Nous devions assister à la messe. Nous portions des pantalons courts et j'avais dans ma poche des «yousses», des billes en acier. J'aimais les tripoter mais pendant l'office, il y en a une qui s'est échappée de ma main et est tombée sur le sol en pierre. Elle a ricoché sur plusieurs mètres. Je l'ai sentie passer. Je ne suis plus retourné, après, au patronage.
Les curés, à l'époque, portaient la soutane et se déplaçaient en vélo. Il y en avait un qui avait toujours l'habitude d'arriver à la maison au moment du repas…

Maison d'Emile Prudhomme.

Vers 14-15 ans, avant de suivre ma formation de tailleur de pierres, j'ai travaillé chez M. Roger Lemire, le maçon.
Il y avait aussi comme maçon, rue de l'Hautil, M. Stephani, M. Legendre, un forgeron, au bas de la rue des Créneaux et comme maréchal ferrant, M. Cinié et M. Jamet. Je suis allé à l'école avec le fils Jamet. Donc avec M. Lemire, on a fait un chantier chez Emile Prudhomme, l'accordéoniste, au 187 rue Paul Doumer, la villa Lisley. De temps en temps, il nous jouait de la musique. Il arrivait avec son accordéon, une bouteille de champagne dessus et des verres dans ses poches. Il avait une bonne descente.
Une autre fois, j'ai travaillé dans le jardin de la propriété d'Octave Mirbeau à Cheverchemont. La maison avait été louée par Eddie Barclay qui y recevait toute sa clique dont Eddie Constantine, Eddy Mitchell etc.
Mon *armée* a duré 18 mois. J'ai eu beaucoup de chance, je n'ai pas participé à la guerre d'Algérie, c'était limite.
Avant de partir, tous les conscrits organisaient une fête et on élisait une marraine, une Madelon, choisie parmi toutes les jeunes filles qui postulaient. Nous avions pris la fille Perzo, son père tenait le café en face de la rue Pillet à Triel, aujourd'hui, le « *Chez nous* ».

Le café-restaurant *Chez nous* en 2018.

Pendant mon enfance, la vie à Pissefontaine paraissait facile. En été, tout le monde se côtoyait On sortait les chaises et on se réunissait sur la place des Marronniers ou sur la place Corroyer, on discutait, on riait. L'entraide était importante.
La fête foraine s'installait une fois par an dans le village. Les rues étaient fermées par les manèges. Sur la grande place, on organisait le bal, on dressait des mâts de cocagne. Beaucoup de monde venait admirer la retraite aux flambeaux ou encourager les participants des courses à vélo.

Il y avait trois cafés :
- celui fréquenté par le poète Paul Fort, rue des Réservoirs, *Chez la Blonde*. On n'y servait que du vin, du rouge ou du blanc, *le ginglet*[2] *et le guignolet ;*
- chez Fortier, puis Jumeaux, l'actuel *«Chez Pascal»*, Grande rue de Pissefontaine, sur la place Corroyer (aujourd'hui fermé). Il faisait aussi épicerie ;
- et enfin, l'autre qui était aussi charcutier, «C*hez Vallon»*. Il tuait le cochon et préparait lui-même sa charcuterie.

Place Corroyer, Maison Vallon vers 1957.

Porte d'entrée de la maison Giacometti.

Il y avait M. Fréaud, un grand avocat parisien, qui habitait l'ancien palais de justice du village et un sculpteur du nom de Giacometti qui habitait au coin de la rue des Tournelles et de la Grande Rue. Je revois un homme avec un chapeau et une barbe.
Il avait donné à ma grand-mère trois statues en remerciement de services donnés. Elle les avait laissées dehors, aux intempéries et elles avaient perdu un peu de leur splendeur.

Le Château des Ifs à Pissefontaine.

Un jour que je faisais des travaux de maçonnerie, j'ai eu besoin de remblai. J'ai pris les statues et les ai coulées dans le sol. Quel sacrilège… !
Le jardin du château des Ifs recevait des scouts et des camps de vacances, après il a été laissé à l'abandon, puis la propriété vendue et détruite.
Les carrières dites des Saussaies étaient implantées à la place des immeubles de Bel Horizon. J'avais des copains polonais qui habitaient dans des maisons de carriers. Les anciens nous racontaient que c'étaient des vieux camions américains à bandage qui descendaient le plâtre au port ou à la gare à la place des chevaux et des tombereaux.

Vieux camion américain à bandages chargeant le plâtre à l'usine de Pissefontaine.

Voilà, quelques souvenirs. Je suis un peu nostalgique de ce temps où tout le monde se connaissait et où on se contentait avec peu.

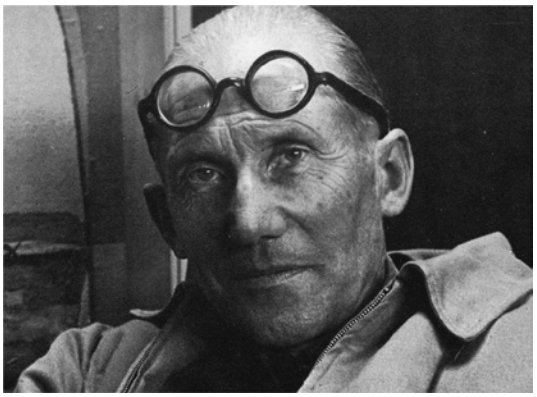
---

1 - C'est le pont détruit en 1940 qui était à péage, la passerelle (1947-1956) était gratuite.
2 - Le ginglet désignait autrefois le vin local produit dans la vallée de l'Oise jusqu'en Ile de France. Ce vin de qualité inégale et souvent aigrelet et pétillant, était parfois aussi appelé Ginglard ou Reginglard.

Conférences

Le Corbusier, ombres et lumières

Pourquoi s'intéresser à Le Corbusier quand on n'a aucune culture architecturale ni aucune prédilection pour le style moderne ? C'est d'abord le personnage qui m'a intriguée, Son nom claque au firmament de l'architecture du XXe siècle comme celui de Picasso dans la peinture, d'Einstein dans la science et de Proust dans la littérature. Mais qui était-il ? Autodidacte génial ? Novateur reconnu ou tenté par le plagiat ? Suiveur des dictateurs ou utopiste bienveillant, rationaliste pur et dur ou brillant improvisateur, soucieux du sort des masses laborieuses ou tenant d'une classe supérieure ?



Charles-Edouard Jeanneret dit Le Corbusier (1887-1965).

Villa Fallet.

Les débuts de Jeanneret

Né en Suisse à la Chaux-de-Fonds en 1887, Charles-Edouard Jeanneret travailla, comme son père, dans l'horlogerie avant de se rendre compte que sa mauvaise vue ne lui permettait pas d'envisager de continuer dans ce domaine. Son professeur de l'École d'Art de la ville lui tint un propos prémonitoire : «*Toi, tu seras l'architecte.*»[1]

Avec pour seul diplôme, un brevet de capacité de l'enseignement du dessin, il collabora à la construction d'une première maison d'un style art nouveau régionaliste, en 1905, à dix-huit ans. Cette villa sera suivie de quelques autres en Suisse pour des fabricants d'horlogerie et pour ses parents.

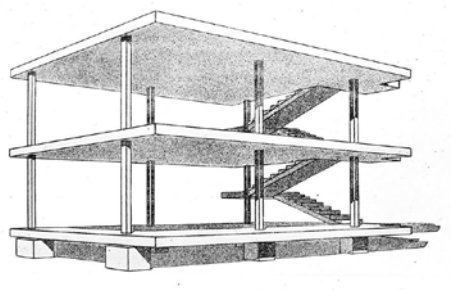
Puis après une période chez les frères Perret et de nombreux voyages en particulier en Allemagne, patrie du Bauhaus, qui contribueront à sa formation en architecture et design, il monte définitivement à Paris en 1917. Il touche à plusieurs métiers avec plus ou moins de succès. Ceux qui lui permettront de vivre dans l'attente de commandes architecturales qui tardent à venir sont artiste-peintre (il le sera toute sa vie) et conférencier.

La naissance de Le Corbusier

A partir des années 1920, sous le pseudonyme de Le Corbusier, il obtient des commandes de bourgeois aisés pour lesquels il construit dans la région parisienne : citons la villa Church à Ville d'Avray et bien sûr la villa Savoye à Poissy. Mais lui, l'architecte aux ambitions urbanistiques, n'a toujours pas de projet à la mesure de son ambition.

Villa Sayoye.

Et pourtant il a des idées : en 1907, le monastère d'Ema en Toscane où trouvent leur place à la fois «*individu et collectivité, binôme indissociable*.»[2] éblouit l'athée qu'il est. La cité Godin de Guise, à l'image des utopies fouriéristes, le séduit. Les nouvelles machines le fascinent à tel point qu'il concevra «*une machine à habiter* : il travaille avec Voisin, «architecte» de la *Lumineuse,* automobile qu'il achètera. Un paquebot : « *un miracle de la construction et de l'organisation modernes»*[3] le mène en Amérique du sud. Il a entendu l'aéroplane du comte de Lambert se dirigeant vers la tour Eiffel et il prévoit, dans son urbanisme futur, des aéroports au cœur même des villes pour des avions à atterrissage et décollage verticaux. Les voitures du Train Bleu l'inspireront, pour les pièces des maisons Citrohan à Stuttgart, « *une sorte de synthèse du wagon-lit et du wagon-salon* ».



Structure d'un bâtiment *Le Corbusier*.

Une «machine intellectuelle à produire de la doctrine»[4]

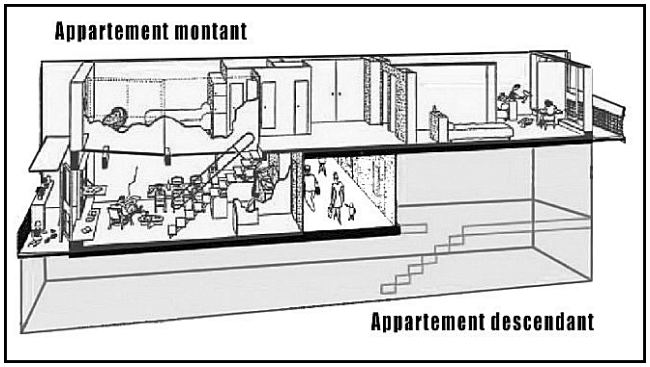
Le Modulor est la nouvelle unité de mesure de l'architecte : la hauteur de plafond 2,26 m détermine les proportions de tout le mobilier. Le béton permet la standardisation et se plie aux cinq points de l'architecture: pilotis, toit-terrasse, fenêtre-bandeau, plan libre, façade libre.

Le Corbusier se veut urbaniste et présente des plans successifs de la «*ville contemporaine de 3 millions d'habitants*» : le plan Voisin de 1925 d'où surgissent, en plein centre du Paris historique, dix-huit gratte-ciel et celui de La Ville Radieuse de 1935 où «*tout [...] serait joie, activité, santé et calme.*»[5]

Il cherche à obtenir la construction de résidences sociales : la première lui est offerte par l'industriel Frugès pour lequel il conçoit un petit lotissement ouvrier près de Bordeaux en 1924. Mais il lui faut attendre 1947 pour obtenir le contrat de la Cité Radieuse de Marseille dont le principe fait penser au Familistère de Godin. L'habitant trouve sur place magasins, école, distractions, air pur et verdure. Des clones de cet immeuble seront réalisés ailleurs : Firminy en est un exemple.

Il se voit enfin confier un projet conforme à ses aspirations : la création, ex nihilo, de la ville de Chandigarh en Inde.

L'unité d'habitation de Firminy.



Disposition des appartements avec la rue intérieure.

Un sacré personnage

Un artiste éloigné des contingences matérielles

Passionné par le projet à réaliser, il néglige souvent règles et lois : il omet souvent de demander un permis de construire. Son chantier est parfois un lieu d'expérimentation au grand dam de son client de la Cité de Refuge dont le « mur neutralisant » laisse à désirer.

La construction terminée, il s'adonne complètement à un autre projet et fait fi des réclamations des clients précédents. Devant les récriminations, il a parfois des réponses étonnantes : dans la villa Mandrot de Toulon, une mare se forme sur le sol du salon. Il fait un bateau en papier et le met sur l'eau, en disant à son client mécontent : *« Vous voyez, ça marche. Vous auriez dû surveiller les maçons, vous êtes architecte. Ne dérangez plus jamais mon emploi du temps très chargé à Paris pour ce genre de choses.»*[6] Pour sa défense, il est vrai que, à cette époque, les maçons ne maîtrisent pas toujours le béton.

Le Cabanon.

Un ambitieux désintéressé

Le Corbusier n'est pas cupide : il se contente comme résidence secondaire d'un modeste cabanon ; mais veut avant tout conquérir des marchés, non pour s'enrichir, mais pour faire vivre son bureau d'études et appliquer ses idées. Il est prêt alors à bien des compromissions politiques avant et pendant la guerre. Il soigne son image et fait sa propre publicité : en 1926, le poète Cendrars écrit : *« L'architecte-urbaniste inondait la presse de communiqués et encombrait les revues d'articles et de photographies. »* Doté d'un ego surdimensionné, parfois, il s'attribue le travail de certains de ses confrères et de ses glorieux prédécesseurs et en fait une synthèse. Il exige de Malraux l'emplacement du Grand et Petit Palais pour y construire le futur musée du XXe siècle.

Monastère de La Tourette.

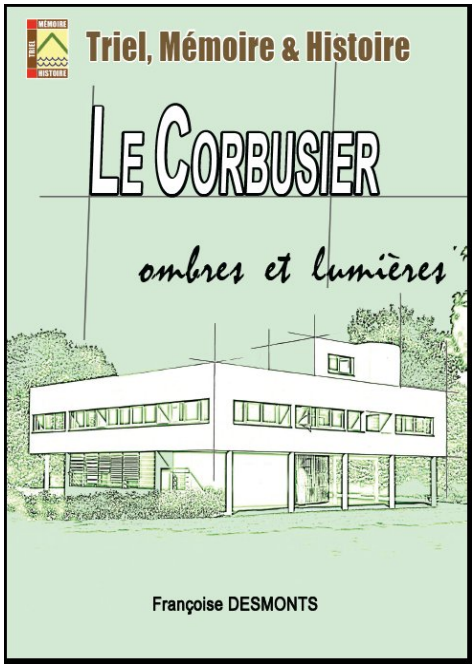
La gloire

Si les commandes tardèrent à venir, sa notoriété fut rapide et les États-Unis, l'Amérique du sud, l'URSS sollicitèrent ce Français depuis 1930 pour des conférences ou des projets qui n'aboutirent pas toujours. À partir de 1933, il reçut des titres honorifiques d'universités prestigieuses. Il fit la « une » du *Time* en 1961, devint Grand Officier de la Légion d'Honneur en 1964. A sa mort, l'année suivante (une noyade dans la Méditerranée), Malraux exige pour lui des funérailles grandioses dans la cour du Louvre et sur le trajet Paris-Roquebrune, son catafalque est veillé par les moines de la Tourette, dans leur monastère, son œuvre.

En 1965, la villa Savoye est classée monument historique, suivront bien d'autres édifices.

Françoise Desmonts.

L'inscription au Patrimoine de l'Humanité se fera attendre mais en 2016, 17 sites corbuséens répartis sur sept pays sont inscrits. Il était temps car si l'architecte veillait jalousement à la conservation de son travail dans une fondation et à la sauvegarde de ses œuvres, certaines ont été, malgré tout, détruites, d'autres dénaturées.



Admiré et vilipendé, plein de morgue et en déficit de reconnaissance, il influença bon nombre d'architectes en France et à l'étranger. Le livre favori de Le Corbusier était *Don Quichotte* qu'il avait relié -ô étrangeté- avec la peau de son chien mort. Don Quichotte-Le Corbusier négligeait les contingences du service après-vente, tout entier tourné vers un nouveau chantier, attaquant les moulins de l'administration et de la politique, de l'immobilisme décisionnaire et du passéisme architectural, rêvant de villes idéales mais aussi ayant eu raison trop tôt.

Notes

1 - F. CHASLIN, Un Corbusier, p.35, Paris 2015.
2 - M. PETUAUD-LETANG, op. cit. p.41.
3 - N.F.WEBER, op. cit., p.355.
4 - François CHASLIN, Un Corbusier, p.18 Paris 2015.
5 - N.F. WEBER, C'était Le Corbusier, p.390.
6 - N.F. WEBER, op. cit. p. 399.

Françoise Desmonts
Auteure de la monographie
Le Corbusier, ombres et lumières
TMH 2017

.

Emile Zola raconté par Martine Le Blond-Zola son arrière-petite-fille

Salle comble, samedi 10 février 2018, pour accueillir à Triel l'arrière-petite fille d'Emile Zola, écrivain majeur de la littérature française et défenseur acharné de la vérité et de la justice.

C'est avec un immense plaisir que « Triel, Mémoire & Histoire » avait invité Martine Le Blond-Zola (photo), ardente admiratrice de son aïeul, lectrice de l'ensemble de son œuvre dès l'adolescence et depuis des décennies, animatrice permanente de l'Association des amis de la maison d'Emile Zola.

Le rendez-vous était exceptionnel et tous les auditeurs présents auront pu pénétrer, grâce au portrait esquissé par notre conférencière, l'intimité de cet homme complexe, chef de file du mouvement naturaliste, auteur à succès devenu riche, défenseur des faibles, peintre sans concession des inégalités, procureur inflexible face à l'antisémitisme ambiant de la fin du 19ème siècle !

Lanceur d'alerte avec sa célèbre lettre au Président de la République, « J'ACCUSE… », Zola payera un lourd tribut : décrié, dénigré, insulté, il ira jusqu'à s'exiler pour mieux combattre le mensonge et l'intolérance et permettre d'innocenter le Capitaine Dreyfus.

Mais c'est aussi avec beaucoup de tact que Martine Le Blond - Zola évoqua la double vie de cet homme sensible à la beauté du monde, à la nature et à ses contemporains. Son propos fut nourri par de nombreuses citations des relations amicales tissées notamment lors des Soirées de Médan et par l'abondante correspondance échangée et conservée avec la jeune et jolie lingère d'Alexandrine, Jeanne Rozerot, devenue trielloise pendant plusieurs saisons estivales passées dans la villa «Les Framboisiers» de Cheverchemont, véritable refuge et nid de tendresse.

Notre conférencière ne pouvait passer sous silence dans la seconde partie de son intervention l'avenir de cette maison d'Emile Zola, qui après avoir bénéficié d'un mécénat significatif, pourra témoigner de cette ambiance propice à l'accomplissement de l'œuvre de cet « artiste » qui se révèle aussi un chantre du Progrès et des innovations de l'époque : bicyclette, automobile, photographie…

Très bientôt, le Musée DREYFUS, aménagé dans la propriété, viendra enrichir le site par sa dimension didactique et deviendra l'un des hauts-lieux mémoriels de notre pays, ancré dans la réalité d'une tourmente répugnante toujours prête à resurgir mais aussi résolument tourné vers l'espoir d'une vie meilleure pour tous, sans distinction d'origine, de religion, de condition. Ce sera aussi, nous l'espérons, l'occasion d'une nouvelle intervention…

En conclusion, Madame Martine Le Blond–Zola n'a pas manqué de remercier Florence Paillet pour la réalisation d'une exposition très documentée sur cette tranche de vie trielloise de l'écrivain et de sa famille et s'est prêtée avec beaucoup de gentillesse à l'échange avec un public conquis.

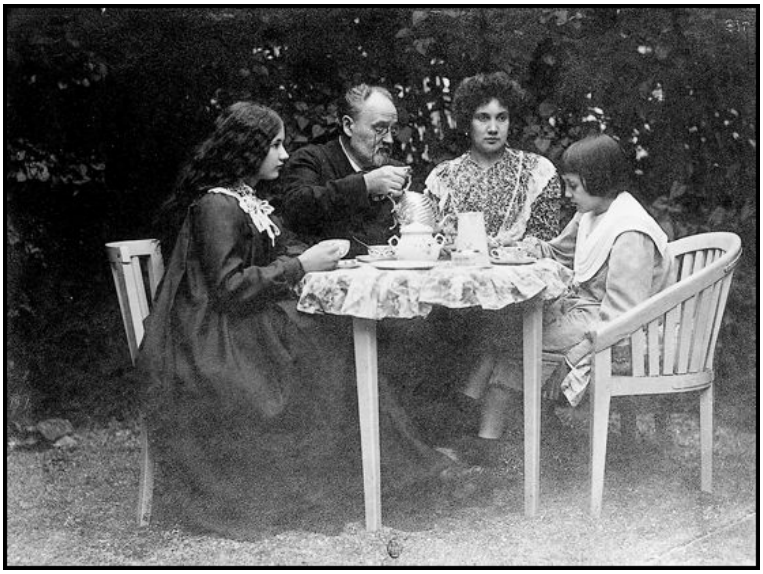
Encore merci pour ce bel après-midi.

Jean-Pierre Houllemare

La monographie de TMH évoque le passage de Zola à Triel

Emile Zola, Triellois ?

Si nous n'avons aucune hésitation à lier Médan à Emile Zola, peut-on en faire de même pour Triel ?
L'auteur des Rougon Macquart, a-t-il laissé son empreinte sur des lieux ? Avons nous des éléments qui permettent d'étoffer ces propos ?
Ce recueil, ni biographie, ni essai littéraire tente d'apporter quelques pistes. A chacun de se faire sa propre opinion.



Denise, Emile Zola, Jeanne et Jacques à l'heure du thé, dans le jardin de Verneuil.

Mais la scène, ci-contre, ne pouvait-elle avoir lieu aussi à Cheverchemont, dans les jardins de la villa *Les Framboisiers* ?
Certes les enfants auraient été plus petits...
Nous vous invitons à aller sur les pas d'Emile Zola à Triel, de vous l'imaginer échanger quelques mots avec des habitants, d'acheter son journal, de prendre une photo...
Nous vous invitons à le voir vivre.

Florence Paillet

A g. : La villa d'été de Cheverchemont sur les hauteurs de Triel *Les Framboisiers* louée par Zola pour Jeanne Rozerot et leurs enfants de 1889 à 1895.
A d. : Jacques, Jeanne et Denise, au premier étage à l'heure du «Coucou» à papa.
(Musée Emile Zola de Médan)

Les faïenceries françaises

Le 7 avril 2018, Françoise Camut (photo) nous faisait découvrir des faïenceries au travers d'un périple de son choix, décrivant un arc Nord-Est, de Quimper à Moustier, rayonnant depuis Gien, origine de sa passion !

Ce sera le prétexte pour redécouvrir l'histoire de la céramique apparue au Xème millénaire avant Jésus Christ en Extrême-Orient, au VIIème au Proche-Orient et au VIème en Occident. La plus ancienne forme de céramique (du grec *Keramos*) est la poterie qui servait à fabriquer des objets utilitaires : amphores, lampes à huile, écuelles…

Dès l'Antiquité, la maîtrise du feu permit la fabrication des pièces de poterie résistantes. Le tour de potier apparaît dans le Bassin Méditerranéen vers 3500 avant J.C. Les Grecs s'illustrent dans la fabrication des vases à figurines noires et l'Empire Byzantin dans les poteries émaillées.

En France, **Bernard Palissy** est le créateur de la céramique. Né près d'Agen, il était artiste, géologue, physicien, chimiste et agronome. Il découvre la céramique lors d'un voyage en Italie, à Faenza, centre de production au XVème siècle, ville qui a donné son nom à la faïence. Il invente les céramiques à figulines, c'est à dire fabriquées en terre et modelées. Ruiné, emprisonné comme huguenot à la Conciergerie, il meurt de faim et de froid à la Bastille en 1586.

La faïence est une pâte composée d'argile, de kaolin et de sable ; elle est opaque alors que la **porcelaine** est translucide. Le moulage est utilisé pour les assiettes et les vases, le coulage sert à la fabrication des plats creux. Tout objet subit une cuisson de 1160 à 1180°, la peinture peut se faire à main levée ou bien le dessin gravé sur une plaque de cuivre enduite d'une pâte colorée est transféré à l'aide d'un papier humide ; on parle d'un transfert (méthode utilisée à Gien).On distingue la technique du «grand feu» sur émail cru, de la technique du «petit feu» sur émail cuit ; après la décoration les pièces sont trempées une par une dans un bain constitué de silice, d'oxyde de chrome et cobalt, c'est l'émaillage ou glaçure. Chaque pièce supporte une nouvelle cuisson à 1060°.

Chaque faïencerie possède ses caractéristiques propres.

A **Rouen,** Masséot Abaquesne crée la faïencerie en 1564. Il a été formé par Bernard Palissy. Il fabrique des carreaux aux motifs historiés, des arabesques. C'est là qu'on trouve les pots à pharmacie «Albarelle». Le bleu à lambrequin est découvert par Edmée Poterot, le décor à la «corne d'abondance» inspiré du cornet chinois est créé en 1750. Dans le décor Kakiemon, l'assiette est tressaillée, sorte de craquelure pour ressembler à une pièce ancienne.

< Vase grec à figurines noires.

Transfert en cours sur vase de Gien. >

Œillets de Charolles.

Aujourd'hui ne subsistent que deux entreprises : Augy et Saint Romain. A **Nevers,** c'est Augustin Corado qui apporte de son Italie natale la faïence en 1585. De 1875 à 2015 une même famille, Montagnon, est au service de cet art, mais c'est Félicien Cottard qui apporte sa signature : 2 nœuds verts et un poinçon. Les décors se font avec les camaïeux de bleus, verts et les fonds jaunes et le célèbre bleu de Nevers.

Dans les Gorges du Verdon se situe **Moustiers-Sainte-Marie**, fondée par les moines de l'abbaye de Lérins. La légende veut qu'un chevalier, de retour de Terre Sainte, fît vœu de tendre une chaîne entre les rochers pour suspendre une étoile au-dessus du village. La faïencerie serait apparue en 1668 avec Pierre Clarissy. En 1930, Marcel Joannon (dit Provence) crée «l'Oiseau de Paradis» qui obtient un franc succès. Il reste encore 12 ateliers.

Quimper voit s'installer Jean-Baptiste Bousquet, arrivé de Marseille, dans la paroisse de Locmaria, en 1690. C'est son fils qui dessine le décor fleuri royal. En 1891, arrive Jules Henriot ; les manufactures se multiplient : HB pour la Hubaudière, PB pour Porquier Beau et HR pour Henriot.

C'est en 1936 qu'apparaît le bol à oreilles avec le motif du petit breton dont l'inventeur reste inconnu.

Lunéville-Saint Clément doit son développement à la cour ducale pendant le règne de François Ier. C'est là que Richard Mique, architecte de Marie-Antoinette, fit réaliser les 1500 pots qui orneront les jardins du Petit Trianon.

Malicorne se distingue par la fabrication d'ajourés réalisés par Emile Tessier en 1923 pour les coupes et corbeilles**. Clamecy**, quant à elle, est la propriété de la famille d'Alain Colas, qui réalise entre autres choses les fèves de collection. A **Creil-Montereau** ont été exploitées les recettes du céramiste anglais Josiah Wedgwood.

Longwy a pour spécialité les émaux surlignés d'un trait noir ; le cloisonné est en vogue à partir de 1870. Après la Première Guerre Mondiale, le style Art Déco ouvre de nouvelles perspectives de développement.

Gien ouvre ses portes en 1821 à la manufacture, avec Thomas Hall. Le premier décor peint à la main est très nettement inspiré de la Renaissance. Il se répand avec les majoliques, faïence soit hispano-mauresque, soit italienne Renaissance. Les fleurs en bouquet, les fleurettes et pivoines éclatent sur les pièces de Gien qui est aussi connu du grand public pour les carreaux de faïence blancs qui ont habillé les couloirs du métro parisien. Ses pièces portent la marque de fabrique qui permet de les dater avec précision. L'obtention de prix lors de l'Exposition Universelle de 1889 avec son vase fuseau de 3 mètres de haut lui permet d'accroître considérablement sa notoriété.

Charolles n'est pas que le pays de la viande bovine, c'est aussi là que s'est développée une manufacture de faïence, ouverte en 1844 par Hippolyte Prost. Elle est reconnue grâce à son œillet rouge et à la tulipe entourés d'un fin peigne bleu. Au dos de chaque pièce, une marguerite atteste de son origine.

Aujourd'hui, les collectionneurs amoureux de cet art recherchent les barbotines colorées d'inspiration impressionniste du XIXème siècle, le Bourdalou ou le violon de Malicorne, rareté fabriquée en 3 exemplaires !

Danièle Houllemare

Daniel Biget
(Photo TMH)

Le Trésor de Jacques II, histoire et/ou légende ?

23 juin 2018 - C'est pour fêter le 10ème anniversaire de l'association Triel, Mémoire & Histoire qu'on a eu l'idée d'inviter Daniel Biget, l'un des fondateurs, à nous conter l'aventure qu'il a vécu personnellement au début des années 1990 : celle de ses recherches sur une histoire de... recherches !

«Tout commence lorsque, en 1845 à Triel, une femme jeune encore, d'allure distinguée, vêtue avec recherche, descend de la diligence venant de Rouen et demande son chemin aux habitants qui l'observent avec curiosité. Elle s'exprime en Français avec un accent anglais prononcé... » Plus tard, elle signera ses acquisitions du nom d'Alexandra Elisabeth Mathieu Deville.

Un demi-siècle de fouilles ininterrompues

De portrait nous n'en avons point, seul le souvenir est resté. Tout le monde se souvient en effet de son arrivée et de son installation à Triel où elle achète terrains et maisons... où pendant 40 ans, sans relâche, elle conduit un chantier de fouilles. Que cherche-t-elle entre la Seine et l'église ? Des souterrains sont creusés... elle aurait eu le dessin d'un *plan* ? Un trésor était-il enfoui dans une crypte sous l'église ? Elle semble convaincue jusqu'au bout.

Décédée à 79 ans, en 1886, elle avait cependant réussi, un an auparavant, à tout vendre à un certain M. de la Bastie : passion, chantier, «maisons et jardins pour 200 000 F». Celui-ci continua les fouilles jusqu'en 1909. La famille de ce dernier, douloureusement ruinée, s'en souvient encore... Daniel Biget a eu accès à une mystérieuse et abondante correspondance contenant une étonnante confession tardive...

Cette histoire, les Triellois ne se lassent pas de l'écouter, non pour la célébrité qu'elle procure à leur ville, mais pour le mystère qui l'entoure et les questions qu'elle suscite à tous les niveaux.

Que de questions soulevées et inexpliquées, d'où il découle d'autres interrogations. Si bien que l'auditeur se trouve en face d'un ensemble de probabilités si vaste et d'incertitudes si nombreuses que récemment un escroc déguisé en chercheur de trésor est venu proposer en vain ses services... moyennant rétribution !

Un jour les fouilles traversèrent, parait-il, la route nationale en direction de l'église…

A droite : l'auberge de l'image St Martin démolie en 1960 où s'arrêtaient les voyageurs sous l'Ancien Régime.

Jacques II, roi d'Angleterre en exil non loin de Triel

Roi d'Angleterre détrôné, cousin du roi de France, en exil durant plus de 12 ans à St Germain-en-Laye, brillant militaire dans sa jeunesse, entouré d'une «vraie cour» entretenue par Louis XIV, père de plusieurs familles, puis enfermé dans l'étiquette et la religion tel était Jacques II Stuart. Mais un autre nom est présent : Fitz James. Avec ce nom nous touchons un autre mystère triellois : le château. Si son emplacement face à l'église est connu, son aspect reste presque inconnu, de ses pierres, ses meubles et sa présence il ne reste rien depuis qu'il fut démoli pendant la période révolutionnaire mais ceci est une autre histoire.

Jacques 1er, duc de Berwick, maréchal de France

Alors quel lien y a-t-il entre l'histoire du trésor et le château ? Le nom des propriétaires : Fitz-James, nom donné au fils aîné mais illégitime de Jacques II Stuart. Celui-ci accompagna son père dans cet exil français. Il fut Maréchal de France à l'époque de Louis XIV. Alors, pendant que son père vécut au Château Vieux de St Germain-en-Laye, ont-ils séjourné dans le château de Triel ? Nous ne le savons pas. Très porté sur la religion, le roi vint-il voir les Bénédictins qui occupaient un vieux monastère à Triel dont on a perdu la trace ?

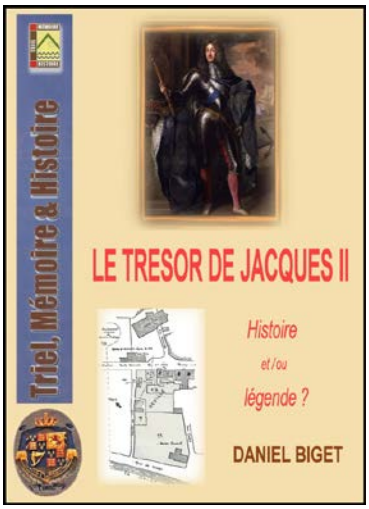
Située sur la route de Rouen, la présence d'un relais de poste et d'une auberge célèbre dressée non loin du château de Triel représentait une étape intéressante pour les voyageurs. Sur le chemin de l'exil, une halte à Triel ? Une visite au château ? Emporta-t-il avec lui «quelques joyaux» qu'il enfouit dans une cachette secrète à Triel ?

Le récit des recherches du *trésor de Jacques II* passionne toujours autant les Triellois. *(Photo C.B.)*

«L'attrait parfois naît du mystère...»

Cette première phrase du premier article paru en 1891 au sujet de ce trésor résume une aventure qui aujourd'hui encore suscite bien des interrogations. Cette femme à *l'origine incertaine* commence des recherches qui durèrent plus de 50 ans. Ces recherches Daniel Biget, coauteur de «Triel, son Histoire, ses Légendes» aime les raconter, les illustrer avec ses idées, ses hypothèses de travail et ses conclusions. Les Triellois aiment à les entendre bien qu'ils sachent que s'il reste des certitudes (l'histoire des recherches), et des suppositions (l'existence d'un trésor), une aventure aussi mystérieuse que souterraine dans une ville dont le sous-sol recèle encore aujourd'hui d'innombrables cavités naturelles ou artificielles a le mérite d'exciter l'imagination de chacun… Et ils furent nombreux ce 23 juin à écouter Daniel Biget, car si trésor, château, mystère font partie de l'Histoire à Triel, le récit de cette aventure restera encore longtemps une histoire passionnante.

Claude Barouh



La monographie publiée par TMH à l'occasion de cette conférence permet d'approfondir à la fois le mystère du trésor et les recherches mais aussi de décrire la personnalité des protagonistes réels ou supposés d'une «*Histoire et/ou légende*» vécue à Triel à la fin du XIXème siècle.

Hommages

Dans les pas d'Octave Mirbeau (1848-1917) et des artistes à Triel

Jean-Paul Kevadec, membre de la société Octave Mirbeau, a pris sa plume pour raconter le lien entre la ville de Triel et des artistes depuis le XIXème siècle[1].

L'assemblée générale 2018 de la Société Octave Mirbeau s'est tenue le 5 mai à Triel, dans la salle des mariages de la Maison Senet, propriété communale. Elégant édifice [habité] à la fin du XIXème siècle par le parfumeur Eugène Senet, maire de la ville de 1900 à 1906.

La cinquantaine de participants, certains venus d'Allemagne et de Belgique, ont trouvé à leur goût la villa et son parc attenant, propices à leurs travaux et agapes vespérales.

Sous la férule des membres de l'association Triel, Mémoire & Histoire, les *mirbeauphiles* et *mirbeaulogues* ont pu visiter Triel en marchant dans les pas des artistes qui y ont vécu. Et ils sont nombreux !

Au début du parcours, passage évidemment obligé devant le Théâtre Octave Mirbeau, où le soir était donnée une représentation des *Farces et Moralités* de notre auteur par l'excellente troupe trielloise Les Comédiens de la Tour.

Par l'ancien chemin de halage, le long de la rive droite de la Seine, sous un magnifique soleil déclinant, [afin d'écouter Florence Paillet], le groupe s'est arrêté devant la villa Stieldorff, que Guy de Maupassant (1850-1893) a louée pour y écrire au calme, juste devant le fleuve. Une des rares personnes que Mirbeau n'ait jamais tutoyée. A Paris ils fréquentaient la même bohème littéraire, mais Mirbeau finit par se lasser de son ancien complice. Il ne supportait plus son «snobisme» et son «réclamisme», comme l'écrit le mirbeaulogue - ô combien - Pierre Michel.

A une encablure, nous nous sommes transportés, toujours *pedibus cum jambis* devant la résidence Beaurivage, construite en 1965 à l'emplacement de la propriété de la Belle Otero (1868-1965), que la célèbre cantatrice et courtisane habita pendant cinq ans. Elle fut une bienfaitrice de la commune et de la paroisse, mais elle termina sa vie à Nice, ruinée par sa passion du jeu.

Nous sommes remontés devant la villa Les Figuiers avec une guide de choix, Elena Fornero-Sandrone, qui n'est autre que la propriétaire de la demeure, actuellement louée, venue spécialement d'Allemagne pour la Société Octave Mirbeau. La maison avait été achetée en 1914 par un jeune écrivain francophone, d'origine égyptienne, Albert Adès[2]. Sur la façade, une plaque émouvante : «Ici vécut le romancier Albert Adès (1893-1921). Triel changea le cours de son trop bref destin. L'amitié de Mirbeau éclaira son chemin. Sa fille 1971».

Visite prolongée, sous la conduite d'une guide particulièrement experte [Danièle Houllemare], de l'église Saint Martin, XIII, XIV, XV, XVIèmes siècles se raccordant avec des adjonctions hardies. La rue Galande passe sous le chœur par une fameuse voûte, si typique et rare. Que dire des vitraux du XVIème siècle commentés par notre guide inspirée ?

Puis, apothéose de notre montée au Golgotha, la maison qu'Octave Mirbeau, notre grand écrivain polémiste, membre de l'Académie Goncourt dès sa création, s'était fait construire en 1908 sur les hauteurs de Cheverchemont (rue Général Leclerc, à l'angle de la rue qui porte son nom aujourd'hui), au milieu d'un parc plein de roses et de peupliers. «*Regardez comme c'est beau*», disait Mirbeau, désignant la vallée et les îles de la Seine, Triel et son église. Grand collectionneur d'art, sa maison était garnie de chefs-d'œuvre, des Cézanne, des Monet, des Van Gogh, des Pissarro, des Renoir, des Rodin, des Maillol... Il les avaient acquis à une époque où ils étaient ignorés du public et méprisés de l'élite. Quand on voit l'état de délabrement actuel de la maison et du parc, on ne peut que souhaiter leur réhabilitation par des moyens financiers publics ou privés. Vite, il est grand temps !

Mirbeauphiles, mirbeaulogues et leurs guides triellois à Cheverchemont.
« *Regardez comme c'est beau !* » disait Mirbeau....

D'autres artistes ont vécu à Triel. Comment ne pas citer Zola (1840-1902), les poètes Paul Alexis (1847-1901), que Mirbeau fréquentait, et Paul Fort (1872-1960). Une mention spéciale pour la truculente actrice Denise Grey (1896-1996) qui vécut une dizaine d'années à Triel sur les hauteurs de l'Hautil, où elle se livra même à l'élevage industriel de poulets. «*J'y ai laissé des plumes*», racontait-elle avec malice. Nous avons eu le privilège de la rencontrer en Bretagne. Elle avait une propriété au bord du Golfe du Morbihan, dans la commune d'Arradon, où elle est inhumée. Celle-ci est proche de lieux fréquentés par Mirbeau : Penboc'h et Kérisper près de Vannes.

Triel, vraiment une commune aimée des artistes et des... mirbeauphiles !

Jean-Paul Kevadec

Notes

1. Sources : Triel-sur-Seine, son histoire, ses légendes, Georges Beaujard et Daniel Biget, Editions du Valhermeil, 2011.
2. Albert Adès et Albert Josipovici ont écrit «*Goha le simple*» ouvrage préfacé par Mirbeau à Triel. Voir la monographie publiée par TMH «Mirbeau et Adès, une amitié littéraire à Triel».

Maupassant – Mirbeau, Mirbeau – Maupassant… Guy – Octave, Octave – Guy…

Deux noms, deux prénoms, deux écrivains du XIXème siècle, deux auteurs célèbres de leur vivant et toujours présents de nos jours.
Deux hommes qui ont vécu à Triel, Guy de Maupassant, pendant l'été 1889, Octave Mirbeau de 1909 à sa mort, en 1917.

En effet, indisposé par le tohu-bohu que suscitent la naissance et l'édification de la tour Eiffel, lors de l'exposition universelle de 1889, Guy de Maupassant recherche un endroit calme pour travailler. Il le trouve à Triel, sur les bords de Seine, la villa Stieldorff qu'il loue pour l'été.
Octave Mirbeau, lui, a fait construire une magnifique demeure dans un grand parc planté de peupliers, sur les coteaux de Triel, à Cheverchemont. Passionné de fleurs, il cultive son jardin et contemple le magnifique paysage de la vallée de la Seine qui s'offre à lui.

La villa Stieldorff en bord de Seine.

La maison de Mirbeau à Cheverchemont.

Hôtes de Triel mais pas à la même période, ces deux hommes veulent fuir l'agitation parisienne et désirent se ressourcer dans une campagne proche. Mais, ces deux écrivains, se connaissaient-ils ? Se fréquentaient-ils ? Guy de Maupassant et Octave Mirbeau sont contemporains. L'un est né le 5 août 1850, l'autre le 16 février 1848. A deux ans près, ils ont le même âge.
Ils ont, tous les deux, vu le jour en pays normand, au château de Miromesnil à Tourville-sur-Arques en Seine-Inférieure, de nos jours en Seine-Maritime pour Maupassant, à Trévières dans le Calvados, pour Mirbeau.
Tous les deux, pour se faire un nom dans le monde littéraire, montent à Paris et fréquentent la même gent, flirtant avec les grands mouvements et figures de l'époque. Ainsi, *Flaubert, Goncourt et Zola s'offrent comme les modèles idéaux à suivre sur les voies de la création*[1] mais Mirbeau comme Maupassant, sont conscients de vouloir conserver leur indépendance et leur individualisme.
Leurs relations débutent dans les années 1870-75. Octave Mirbeau rejoint régulièrement Guy de Maupassant, Paul Alexis, Léon Hennique, Henry Céard et Joris Karl Huysmans, le futur groupe de Médan, au restaurant de la mère Machini.
Ce bistrot, près de la place de Clichy, a bonne réputation et pour une modique somme permet de manger correctement et à sa faim. Les habitants du quartier l'appellent «l'assommoir», non en référence au roman de Zola mais parce que à l'époque, on donnait ce terme à connotation négative au débit de

[1] Le Clos et l'Ouvert de Samuel Lair

boissons, un endroit où l'on se saoule, où on est «assommé» par l'alcool[2]. Guy et Octave se retrouvent aussi, souvent, le jeudi, chez Zola, jour de réception du Maître.
Ils aiment organiser des «événements» comme le fameux dîner chez Trapp du 16 avril 1877, restaurant parisien, au coin de la rue Saint-Lazare et du passage du Havre.
Dans le journal des Frères Goncourt, il est écrit : «*Ce soir, Huysmans, Céard, Paul Alexis, Octave Mirbeau, Guy de Maupassant, la jeunesse des lettres, réaliste, naturaliste, nous a sacrés, Flaubert, Zola et moi, sacrés officiellement les trois maîtres de l'heure présente, dans un dîner des plus cordiaux et des plus gais. Voici l'armée nouvelle en train de se former*».
Il ne leur déplait pas, à l'un comme à l'autre, de monter sur scène. Ainsi, Octave Mirbeau joue avec Maupassant, dans l'atelier du peintre Becker, rue de Fleurus dans le VIe arrondissement, le 31 mai 1877, le rôle d'un bourgeois rouennais, Monsieur Beauflanquet, dans la pièce érotique et scabreuse écrite par Guy de Maupassant, «*A la Feuille de Rose, maison turque*»[3] . Le parterre est choisi et restreint, Zola, Flaubert, Goncourt …, la pudibonderie ne pouvant être de mise.
Cette complicité se retrouve dans le fait que Maupassant est une des rares personnes que Mirbeau tutoie, ce qui peut s'expliquer.
Ils ont été, tous les deux, imprégnés dès leur plus jeune âge des caractères, us et coutumes de leur région natale et empruntent ou s'inspirent, dans leurs contes et nouvelles respectives, des situations, anecdotes, faits divers, … du monde paysan. Ils ont un goût semblable pour «*les formes patoisantes*» et on retrouve dans certains de leurs écrits des situations et des comportements semblables : «*la pauvreté qui oblige les familles à se contenter de peu pour survivre, la pénibilité des travaux agricoles, le goût pour la terre, la rapacité, la rudesse des rapports humains*[4]*».* Ils écrivent pour les mêmes revues ou journaux : Le Gaulois, Le Gil Blas, Le Figaro.
Guy et Octave ont été, tous les deux, marqués par la guerre de 1870. A cette époque, Maupassant a 20 ans. Dès juillet, il est affecté au service de l'intendance à Paris ou à Rouen et subit l'effet des batailles perdues et de la chute de l'Empire. Il assiste à la retraite désordonnée et à l'invasion du territoire par les Prussiens. Mirbeau a 22 ans. Il est incorporé dans l'armée de La Loire et connaît l'expérience traumatisante de la débâcle. On retrouve dans leurs écrits, comme «Boule de Suif» ou «Le Calvaire», entre autres, des scènes et des souvenirs de cette période.
Si les deux amis savent s'amuser, ils savent aussi se soutenir.
En janvier 1880, Maupassant est victime de poursuites judiciaires. Son poème «Au Bord de l'Eau» publié sous le titre «Une Fille», est considéré comme une offense aux bonnes mœurs. Mirbeau présent, n'hésite pas à prendre la défense de son ami comme il le fera aussi dans l'affaire Hachette. La société concessionnaire des bibliothèques de gares, depuis le 16 octobre 1870, refuse de diffuser le roman de Maupassant «Une Vie». Dans un article du Gaulois, du 13 avril 1883, «L'ordure», Mirbeau met en exergue la société Hachette et «*oppose la littérature qu'il considère comme de bas étage et ordurière à un livre comme «Une Vie» de Maupassant».*
Sur le plan littéraire, à la faveur d'un article ou de la parution d'un ouvrage de l'un ou de l'autre, ils n'hésitent pas à échanger, par voie de presse ou par correspondance, compliments, remarques, jugements… Ainsi, en novembre 1885, Octave Mirbeau dédie «Justice de Paix», une des meilleures «Lettres de ma chaumière» à Maupassant qui lui avait dédié en octobre 1882 «Aux Champs» l'un des «Contes de La Bécasse».
Ou, lors de la parution du «Calvaire», Maupassant écrit à Mirbeau : «*Je trouve fort beau ton roman, le plus vrai qu'on n'ait jamais écrit sur cet invincible et inexplicable amour. Il y là-dedans d'extraordinaires trouvailles, choses trouvées ou choses senties, et d'admirables émotions. Il est poignant de réalité animale, de tendresse douloureuse et de fatalité. C'est une fort belle chose*[5]*».*
Ou à l'inverse, Mirbeau à Maupassant : «*J'admire vraiment comment combien tu t'es rendu maître de ton métier. Il y a, dans tout ce que tu fais, une souplesse, une variété, une aisance forte et libre, qui exclut la trace de tout effort. Pour employer des expressions de peintres, jamais, chez toi, une faute de valeur, un enjambement de ton ; et toujours l'importance donnée à la ligne caractéristique. Tu es, mon*

---

[2] Le pique–nique des Soirées de Médan d'Alain Pagès / Cahiers Flaubert Maupassant n° 32- 2016.
[3] Pour Pierre Michel, Octave Mirbeau a joué dans la première représentation de la pièce, le 19 avril 1875, dans l'atelier de Maurice Leloir, quai Voltaire et non dans celle de 1877.
[4] Contes et Nouvelles, une littérature de flux sur Octave Mirbeau de Yannick Lemarié. Cahiers Flaubert Maupassant n°32 – 2016.
[5] Lettre du 15 décembre 1886 de Maupassant à Mirbeau.

cher ami, arrivé à la perfection, et à une belle sérénité d'art que j'envie, qui m'étonne et qui me désespère[6] *».*

Les derniers mots de la lettre d'Octave Mirbeau : «*que j'envie, qui m'étonne et qui me désespère»,* laissent supposer quelques ressentiments. Malgré une sincère sympathie et une convergence d'esprit sur certains points, une fêlure apparaît dans leur amitié.

En juillet 1886, Mirbeau écrit à Maupassant : «*J'ai été profondément affligé de ce qu'à plusieurs reprises, on m'a raconté que tu disais beaucoup de mal de moi».* Dans un autre courrier Maupassant dit *: «Qu'est- ce qui te prend à m'engueuler ? […] Je regrette que tu attaches si peu de prix à une camaraderie ancienne*[7]*».* Ou encore : «*Je suis très heureux que tu m'aies donné l'occasion de te dire, en artiste, ce que je pensais de ton volume, sans quoi je ne l'aurais pas fait, tant j'ai lieu d'être surpris de tes allures changeantes à mon égard*[8]*».*

Pourquoi ?

Sans rentrer dans de grandes et profondes explications, quelques faits peuvent être notés.

Guy de Maupassant a connu la notoriété bien plus tôt qu'Octave Mirbeau. En 1884, Guy a déjà publié trois recueils : «*La Maison Tellier – Mademoiselle Fifi – Les Contes de La Bécasse*». En 1885, Octave ne peut vivre de sa plume.

Guy de Maupassant travaille au Gil Blas depuis longtemps, Octave Mirbeau a peiné à y entrer.

Jalousie, envie, … Octave Mirbeau n'apprécie pas aussi chez Guy de Maupassant «*sa vulgarité, sa vanité de beau mâle fier de ses biceps et de ses conquêtes*[9]*».* Mais surtout, Octave Mirbeau n'aime pas ce qu'il nomme «*le réclamisme*» de Guy de Maupassant, «*sa façon d'organiser sa célébrité croissante*». Il écrit : «*Ce Maupassant ! Quand il monte en ballon*[10]*, on est sûr qu'il y a un livre au bout de la nacelle. Il me dégoute vraiment* [11]*» !* Ou encore : *«Travaillez, travaillez, mon cher Hervieu. Mais surtout annoncez qu'il vous est arrivé quelque chose d'insolite. Sans quoi, vous aurez beau faire des chefs d'œuvre, vos chefs d'œuvre ne seront jamais que des ours, que Bourget tuera, et dont Maupassant vendra la peau pour en confectionner des ballons*[12]*».*

Trop de bruits, de mouvements, autour des parutions de son ami, ajoutés à un snobisme de plus en plus marqué corroboré par une fréquentation assidue du «*beau linge*» (la princesse de Sagan, les Rothschild, la comtesse de Pourtalès, …) exaspèrent Mirbeau : Maupassant perd «*son solide bon sens de terrien normand».*

Dans son «Journal», Goncourt note au 7 janvier 1892 *: «Chez Maupassant, ne dit-on pas qu'il n'y avait qu'un seul livre sur la table du salon :* «le Gotha» ? *C'était un symptôme du commencement de la folie des grandeurs*[13]*».* N'est-ce pas plutôt les prémices de la folie tout court, qui anéantira, l'année suivante, l'homme qui s'est débattu, toute sa vie, dans des problèmes familiaux et qui pour survivre a mené «*une vie de locomotion perpétuelle*[14]*».* Ne faut-il pas conserver des rapports de ces deux êtres, leur respect et admiration mutuels pour leur talent et leurs écrits ?

«Et puis, ne m'appelez plus jamais «Maître» ! *Il faut laisser cela à Maupassant», é*crit Mirbeau[15]. Certes le propos se veut d'un mordant ironique mais Mirbeau sait reconnaître la maîtrise incontestable de l'auteur de «Boule de Suif». N'a-t-il pas écrit le 11 décembre 1885, un article paru dans «Le Matin» : *«Monsieur de Maupassant est le maître du conte, personne ne lui dispute cette place, au contraire.»* Guy de Maupassant, lui, écrit à l'auteur de «L'abbé Jules» : «*La grande estime que j'ai pour ton talent donne pour moi une haute valeur à ton opinion*[16]*».*

De la jalousie, de l'envie, du snobisme, deux hommes avec leurs défauts, oui… mais surtout deux grands écrivains qui savent oublier leurs différences pour, dans un esprit fraternel, être sensibles au tragique de l'humaine condition et aux contradictions de l'humaine nature.

Florence Paillet
Triel, juin 2018

---

[6] Lettre de Mirbeau à Maupassant, de 1889, lors de la parution du recueil de nouvelles «La Main Gauche».
[7] Lettre de Maupassant à Mirbeau de 1886.
[8] Lettre de Maupassant à Mirbeau du 15 décembre 1886 pour la parution du Calvaire.
[9] Il ne déplaisait pas à Guy de Maupassant de jouer à l'aéronaute dans le ballon qui s'appelait «Le Horla».
[10] Il ne déplaisait pas à Guy de Maupassant de jouer à l'aéronaute dans le ballon qui s'appelait «Le Horla».
[11] Lettre de Mirbeau à Paul Hervieu du 25 juin 1888, écrite de Kérisper en Bretagne.
[12] Lettre de Mirbeau à Hervieu du 20 août 1888 écrite de Kérisper en Bretagne.
[13] Bouquins, tome3, page 652.
[14] Guy de Maupassant de Marlo Johnston chez Fayard.
[15] Lettre d'Octave Mirbeau à Jean Ajalbert de mai 1890, écrite du village Les Damps.
[16] Lettre de Guy de Maupassant à Octave Mirbeau de janvier 1888, écrite de Cannes, à propos de «Pierre et Jean».

Hommage à Paul Del'Rio

Paul Del'Rio est né à Triel-Sur-Seine, et plus précisément à Pissefontaine, le 22 octobre 1932, de parents italiens, originaires de Ciano d'Enza, (aujourd'hui Canossa) près de Parme. Il reçoit le prénom de Celso-Paolo. Ses parents, émigrés, arrivent en France le 23 avril 1923 à Saint Raphaël, avec leur premier enfant Pierre, âgé de deux ans. Trois autres enfants naîtront dans cette ville : Simone, Arthur et Marin. Plus tard, ils s'installent à Triel, ce n'est pas par hasard qu'ils choisissent Pissefontaine, c'est là que se trouve la colonie italienne dont une grande partie de leur famille. Parents et enfants obtiennent la nationalité française le 27 mars 1948. Sur les nouveaux documents officiels Celso-Paolo est enregistré sous le prénom de Paul, ce qui ne manquera pas d'apporter quelques complications administratives…

Son père travaille aux carrières Bourdet, à Pissefontaine, puis chez Monod (devenu Bergerat-Monneyeur). Sa mère, (née Emma Cavaletti) élève ses cinq enfants et travaille aussi aux carrières, elle gratte les sacs de plâtre. D'abord élève à l'école de Triel puis à l'institution Saint Joseph à Cheverchemont, Paul est ensuite placé en apprentissage dans l'entreprise Monod où travaille son père. Paul est intéressé par la musique, il rejoint l'orchestre de son frère Marin, comme batteur. Il transmettra ce goût à son petit-fils. C'est aussi un amateur de moto, la sienne est un vrai bijou !

< Noces de Diamant de Paul et Françoise Del'Rio. (28 avril 2012)

Philippe Prévost >
(*Photos Comédiens de la Tour*)

Plus tard il part chez Simca. Il est alors rappelé en Algérie. A son retour, sa place dans l'entreprise ne lui a pas été gardée, déçu il quitte Simca pour Renault et retourne ensuite chez son premier employeur : Bergerat-Moneyeur, puis il démissionne pour s'installer à son compte en 1963, jusqu'en 1974. Son atelier se situe au 234 bis rue Paul Doumer, au rez-de-chaussée de la maison où son épouse est née, et dans laquelle le jeune couple s'est installé après leur mariage, en 1952. La famille s'agrandit avec la naissance de deux enfants, puis plus tard, de quatre petits-enfants et de quatre arrières-petits-enfants.

L'entreprise se développe, M. Del'Rio a sous sa responsabilité quatre ouvriers et des apprentis. Ses qualifications sont reconnues par l'Education Nationale, puisque les épreuves pratiques du CAP lui sont confiées. Son plaisir incontestable est de travailler le fer. Il réalise, entre autres choses, les ferronneries de nombreuses façades. En 1972, il faut restaurer la girouette et la croix de notre église, c'est à lui que cette tâche délicate est confiée. Il découvre alors, avec le curé Goascaradec que notre girouette n'est pas selon la tradition, un coq mais une colombe à laquelle on a ajouté une queue de coq ! et le Saint Patron de la paroisse, qui accompagne «ce coq» est en fort mauvais état ! Quant à la croix, à l'est de l'église, au-dessus de la rue Galande, rongée par la rouille, il entreprend de la réaliser à l'identique. Il gardera une vraie satisfaction de ce travail, peu commun et délicat ! Il lui faudra l'aide d'alpinistes pour la dépose et la pose de ces objets rénovés. Lorsqu'en 1974 il ferme son entreprise il reprend du service chez Saea-Bergerat-Moneyeur jusqu'à son départ à la retraite.

Personnage souriant au regard pétillant, qui pourrait nous dire ce qui se cachait sous cette malice perpétuelle ?

Merci à Françoise Del'Rio pour son témoignage.

Danièle Houllemare

Hommage à Philippe Prévost

Il y a des rencontres qui ne s'oublient pas. Un lieu, Triel-sur-Seine, une passion, le théâtre, un intérêt démesuré pour Octave Mirbeau. Ce sont les trois composantes de la personnalité de Philippe Prévost que je découvris voilà plusieurs années en arrivant. Elles m'amenèrent bientôt à éprouver le besoin d'approfondir ce qui me paraissait à première vue superficiel. La ville ? Je la découvrais, lui il y était né et ne l'a jamais quittée, le théâtre sa passion ? je commençais à la comprendre à travers l'écrivain, dramaturge et journaliste qui avait une rue et une salle à son nom à Triel ! Et depuis je n'ai cessé d'associer ces trois éléments dans mon esprit. Je pense ne pas être le seul, surtout après l'hommage qui lui a été rendu le samedi 5 mai dernier, à l'A.G. de l'association Octave Mirbeau qui s'est tenue à Triel (voir page 17).

Depuis 1999, date à laquelle Philippe Prévost prit la présidence de l'association qui soutient la troupe des *Comédiens de la Tour*, c'est en innovant sans cesse qu'il occupa une place unique dans la vie culturelle de Triel. Tout *en essayant de plaire au plus grand nombre,* il diffusa le répertoire des œuvres dramatiques de Mirbeau soit une dizaine de pièces, dont *L'épidémie, Le foyer, Les mauvais bergers...* mais c'est surtout son adaptation du *Journal d'une femme de chambre* et son interprétation du personnage d'Isidore Lechat dans *Les affaires sont les affaires*, sans oublier d'autres sujets dont toute l'œuvre d'Octave Mirbeau constitue un creuset inépuisable pour la scène. Mais disait-il, *nous jouons* [aussi] *des pièces de boulevard*...

Si *Mirbeau, chroniqueur dans les journaux de son temps faisait un usage immodéré du dialogue*, Philippe Prévost, poursuivit la diffusion de l'œuvre du grand écrivain en donnant vie à certains de ses personnages qui étaient, semble-t-il, aussi un peu les siens.

Claude Barouh
Juillet 2018

Expositions

Yves Mattelig, peintre et aquarelliste triellois

Une exposition, un recueil... les aquarelles d'Yves Mattelig offrent maintenant aux Triellois un parcours poétique à travers leur ville vue* «sous un autre angle*».

Les associations *Triel, Mémoire & Histoire* et *Les Peintres de Triel et de son canton* ont souhaité, avec l'accord de sa fille, rendre hommage à cet artiste, disparu trop tôt, avec deux supports : une exposition de certaines de ses œuvres et un recueil de ses aquarelles, invitant à une véritable balade inédite, artistique et poétique à travers Triel-sur-Seine. Une ville qui lui doit plus qu'un hommage : une révélation pour les uns, et pour tous, la reconnaissance du talent de ce grand artiste triellois.

Douce flânerie à travers sa vision de Triel. Né en 1949, à Triel-sur-Seine dans les Yvelines, c'est tout jeune qu'il s'intéresse à la peinture, surtout en regardant les peintres parisiens qui venaient peindre les bords de Seine à Triel. Après qu'il ait essayé le pastel et l'huile, c'est plutôt l'aquarelle qui le séduit et devient sa spécialité ; depuis 1977, il a exposé dans différents salons à Paris, dans sa région et ailleurs en France. La poésie dégagée depuis les rives de la Seine jusqu'aux eaux calmes de la mare de l'Hautil, en passant devant «*les belles meulières et ses toits de maisons de ville agglutinées en désordre autour de Saint-Martin* », rien n'a échappé à l'artiste qui inlassablement a parcouru les rues et les sentes familières de sa ville natale. On a l'impression en face de ces sites couchés en aquarelles de recevoir sa mémoire des lieux qu'il nous montre, interprétant à sa façon certains aspects *cartes postales anciennes* en motifs paysagés ou architecturaux de Triel qu'il faut (re)découvrir le recueil à la main.

Il fallait que le dessin* (dessein ?) *soit juste.

Yves Mattelig avait obtenu le prix de la municipalité «aquarelle» en 2016 au 48ème Salon des beaux-arts de Triel. Il était aussi professeur à l'Académie des Peintres de Triel-sur-Seine ; une de ses élèves, Aurélie Beauceron se souvient : «Il peignait à la commande des maisons et respectait l'interprétation du dessin.

Il fallait que le dessin soit juste pour rester fidèle à une réalité. Il adorait ses chevalets de table qu'il avait lui-même réalisés. Il

demandait que nos peintures soient faites de photos personnelles, de nos vacances, nos souvenirs, notre jardin. Nous étions uniquement des femmes. Des adolescentes, des ouvrières, des femmes au foyer et des artistes en herbe. Il avait son groupe du mardi, toujours au complet, des retraitées. Et il y avait le groupe du samedi, le mien… Il aimait que l'on montre nos travaux afin de voir où il était possible d'affiner ce qui serait peint à la maison et ce qui serait peint en cours. Il distinguait les univers de l'exercice pour parvenir à nos fins. Il faisait tout le temps dessiner, j'avais l'impression de ne faire que de la barre, de ne jamais pouvoir m'envoler.»

L'aventure du recueil a débuté fin 2014.
Florence Paillet se souvient : «En effet, lors du Forum des Associations de la ville, je me suis entretenue avec Yves Mattelig de ce dessein, irréalisable seule. Depuis très longtemps je désirais un livre d'aquarelles sur Triel mais voilà, les pinceaux et moi, nous ne sommes pas amis. Il me fallait donc trouver un peintre. Je connaissais Yves Mattelig, mes parents m'ayant offert une de ses œuvres. J'aimais sa technique qu'il disait avoir empruntée à André Dunoyer de Segonzac, peintre qu'il admirait profondément et dont les amateurs assuraient qu'«*une des plus précieuses qualités de ses aquarelles, si simplement exécutées, c'est une richesse de matière qui fait que le dessin rehaussé, prend l'aspect et l'autorité d'un tableau*».
J'aimais aussi son attachement pour Triel. J'avais donc mon artiste mais lui ne le savait pas. Surpris mais intéressé, Yves Mattelig a pris le temps de la réflexion. Le projet accepté, «*le pinceau chevillé au corps*», il a sillonné, pendant toute l'année 2015, les rues, ruelles, chemins, sentes de Triel, carnets de croquis et appareil photos en bandoulière, à la découverte et à la recherche de lieux incontournables, insoupçonnables, beaux, surprenants …

Une véritable balade trielloise. Danièle Houllemare, présidente de Triel Mémoire & Histoire, à l'issue de l'exposition d'octobre 2017 a souligné devant l'assistance l'émotion ressentie : «… *Disparu trop tôt, Yves Mattelig nous manque. Ce sentiment était partagé par tous ceux qui ont eu la chance de le rencontrer et d'échanger avec lui sur tel ou tel aspect du motif, sur la lumière, sur l'ambiance ou sur le temps qui passe et qu'il convient de fixer, pour le souvenir et pour le plaisir… »*
Ce constat nous a conforté dans notre décision de mener à bien l'édition d'un recueil de ses aquarelles, véritable balade trielloise, voulu et commenté par Florence Paillet, tiré à 200 exemplaires. A l'heure du décrochage des cimaises, il ne restait plus d'ouvrages disponibles… Que les amateurs se rassurent : une seconde édition sera bientôt lancée.
Au cours du vernissage de cette manifestation exceptionnelle, marquée par la présence de sa fille Valérie, de sa famille et de ses plus proches amis, beaucoup de souvenirs furent évoqués et l'émotion était au rendez-vous.

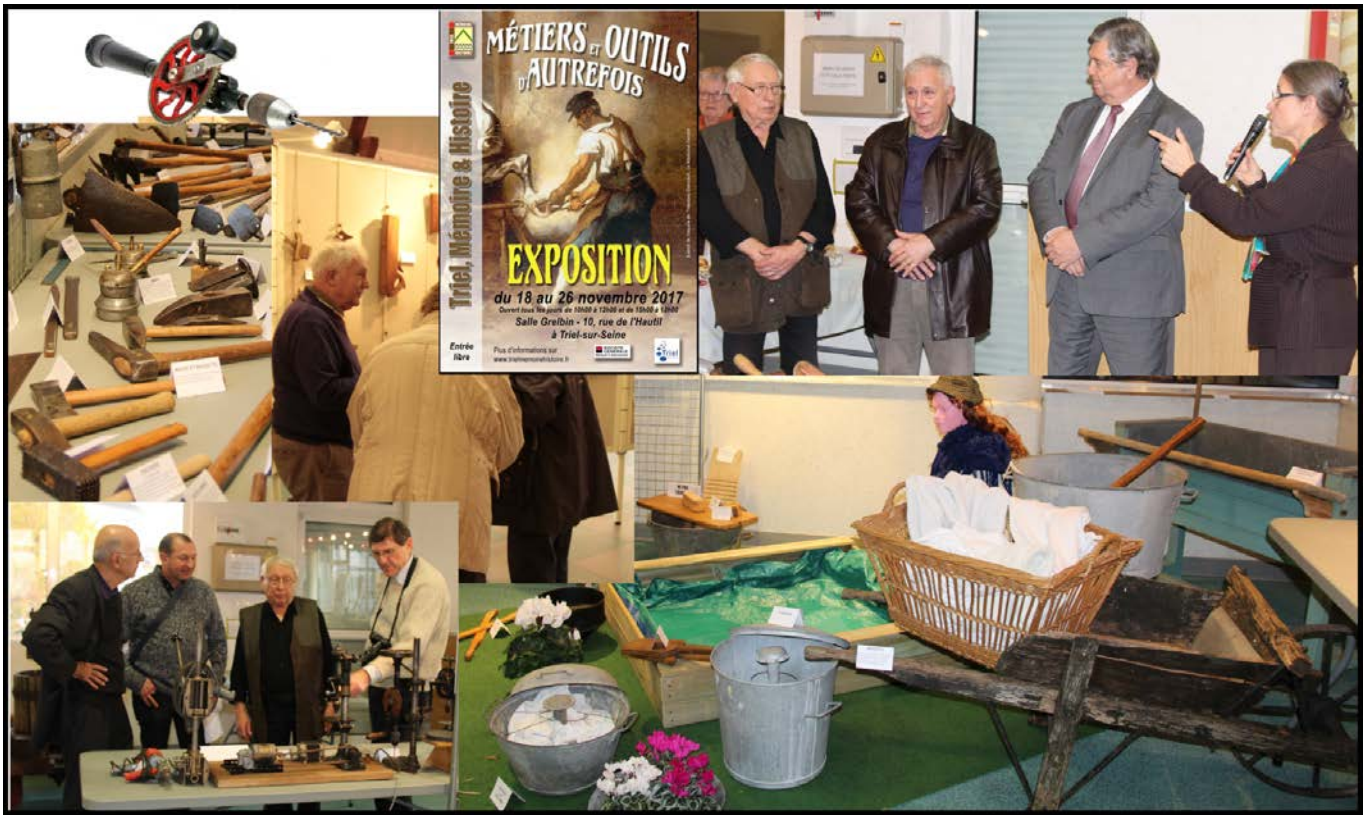
En remerciement, une grande aquarelle consacrée aux multiples angles de vue sur l'église Saint-Martin de Triel a été offerte à la ville par Valérie Mattelig.»

C. B.

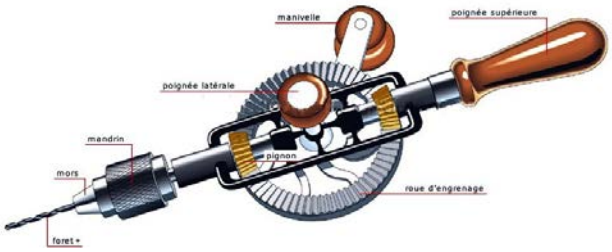
Métiers et outils d'autrefois

Une grande exposition historique ne peut échapper au thème des métiers de jadis et de ceux qui les ont exercés souvent leur vie entière. Généralement ce sont les agriculteurs, les vignerons ou les carriers qui sont présentés alors qu'autour d'eux d'innombrables «spécialités» étaient présentes. En effet, les femmes et les hommes de jadis qui habitaient dans nos régions n'attendaient pas que leurs outils se trouvent sur d'improbables rayons d'un grand magasin qui d'ailleurs n'existait pas encore. Ils travaillaient eux-mêmes le bois, le fer et c'est de leurs mains qu'ils réparaient souvent ces outils indispensables. Bien sûr il y avait des forgerons, des menuisiers et bien d'autres activités comme celles des laveuses ou des couturières.

Ainsi, du 18 au 26 novembre 2017, salle Grelbin, sur une idée de Jacky Bruneau et Daniel Minut, tous deux collectionneurs avertis, nous avons été nombreux à être motivés par cette belle occasion de partager collections, connaissances et souvenirs, auprès du public et des jeunes écoliers.



Ci-dessus de gauche à droite :
- Daniel Minut et Jacky Bruneau dont la présence et la patience nous ont fait découvrir ces outils jadis familiers.
- Joël Mancel, maire de Triel et Danièle Houllemare, présidente de TMH.
- Inlassablement Daniel Minut a dévoilé les secrets de ses outils tous en état de marche.
- La laveuse, incarnée par un mannequin dans son univers d'époque, fut bien souvent photographiée sans que son droit à l'image ne soit inquiété.



Chignole manuelle à deux vitesses.
(Années 1950)

Plus qu'une présentation c'est une page de l'histoire de Triel qui a été révélée. L'idée avait germé il y a des années d'exposer une (petite) partie de la collection d'outils anciens qu'un Triellois collectionne depuis des années. Comme tout collectionneur qui se respecte il ne cesse d'accumuler tout ce qui a prolongé la main de l'homme pendant des siècles : ses outils. Combien en a-t-il ? Des centaines. A quoi servaient-ils ? Seuls les initiés le savent. Accrochés sur les murs ils attendent, alignés immobiles, soigneusement entretenus, qu'une main habile les réutilise… Mais c'est trop tard, la machine a pris leur place, l'électronique a prolongé l'intelligence de l'homme et le robot son habileté. Demain lui-même, s'il n'y prend pas garde, sera peut-être remplacé par l'homme bionique en gestation dans les laboratoires et les mystérieux algorithmes prendront les (bonnes ?) décisions à sa place.

L'association Triel, Mémoire & Histoire s'honore d'avoir parmi ses membres actifs, en plus de ceux qui s'illustrent par la transmission de leurs souvenirs (Mémoires vives et conférences), ou les documents anciens qu'ils exposent parfois, des collectionneurs chevronnés. L'un d'eux, M. Jacky Bruneau a présenté, avec ses amis collectionneurs, durant deux semaines, des outils authentiques. Les uns connus, d'autres rares, certains insolites vus de notre prétentieux XXIème siècle mais tous étaint utilisés jadis au quotidien par les Triellois d'alors pour des métiers aujourd'hui disparus.

Car, terre de vignoble pendant plus d'un millénaire, Triel (qui n'était pas encore *sur-Seine*) a été marqué par tous les métiers exercés autour du travail de la terre et particulièrement la vigne, vigneron naturellement, mais aussi tonnelier, charron, forgeron, maréchal-ferrant, tous ces artisans présents dans la cité jusqu'au siècle dernier. C'était aussi une terre d'agriculteurs, d'arboriculteurs et de maraîchers ; ils exploitaient leurs parcelles y compris le sous-sol, dans les carrières à ciel ouvert ou souterraines, exploitées d'abord pour la meulière, puis pour la pierre à plâtre, le gypse…

Travaux manuels variant avec les saisons ils étaient parfois mi-cultivateurs mi-artisans, c'était leur vie. A ce dur travail, les femmes aussi étaient astreintes au travers de l'entretien du linge, au lavoir ou à la rivière… Voici que tout ce passé humain a été évoqué quotidiennement, mettant à l'honneur leurs outils témoins d'un savoir faire aujourd'hui oublié. Oublié ? Pas par tous. En effet nos amis collectionneurs avertis et motivés ont passé pas mal de leur temps à montrer comment marchait ce tour, comme fonctionnait ce pressoir et si la forge avait été allumée qui sait si quelque forgeron ou maréchal-ferrant ne serait pas intervenu, l'enclume et les fers étaient là. Il ne manquait que le cheval !

Remarqué, faisant l'admiration de tous, le décor autour de la lavandière nous a montré que le progrès, incarné par la machine à laver le linge, aujourd'hui présente dans presque tous les foyers, s'il a supprimé un métier a surtout supprimé une corvée féminine aussi fatigante que récurrente dont certaines grand-mères se souviennent encore.

Claude Barouh

Hors-les-Murs

Sortie réussie en Forêt de Lyons

Fidèle à sa tradition, notre association historique avait programmé sa sortie annuelle le 5 avril dernier, en Normandie. Après une approche très bucolique, nous voilà garés face à l'imposante bâtisse classique de Fleury-la-Forêt (photo), flanquée de ses nombreuses dépendances, aujourd'hui affectées à l'accueil de groupes ou de visiteurs.

Il pleut ! Quelle belle opportunité pour visiter l'intérieur de cet élégant édifice des XVIIème et XVIIIème siècles, aux façades décorées, spécialité locale, de briques et silex. Le château actuel doit sa construction à Pierre de Courcol, seigneur du lieu à la fin du XVIème siècle. En 1698, le chevalier Jacques Dauger, seigneur de Villiers, achète le château et demandera à l'architecte Fontaine d'ajouter deux ailes au bastion central initial.

Divers propriétaires s'y succèderont. Malheureusement, le château est occupé par l'armée allemande pendant la Seconde Guerre mondiale. À la Libération, il n'a plus de résidents… Racheté en 1978 par la famille Caffin, elle entreprend des travaux de restauration. Les façades et toitures du château sont classées monuments historiques en 1993. C'est en 2006 que les toitures sont entièrement refaites, nécessitant 54000 ardoises d'Angers, 13 tonnes de plomb, 110.000 clous de cuivre… et 25 m^3 de bois de chêne !

Les propriétaires courent les brocantes et ventes aux enchères depuis 40 ans afin de rendre au Château de Fleury-la-Forêt son lustre d'antan. Quoique disparate, l'ameublement est restitué avec un goût très sûr et certaines pièces, comme la cuisine, constituent des références.

Au-delà de ce riche passé, la propriété est aussi promise à un bel avenir, avec sa proposition de quatre Chambres d'Hôtes dont nous avons pu apprécier, au passage, la qualité des prestations. Nous avons pu également admirer certaines vitrines et manèges du Musée de la Poupée. A l'extérieur, avec le retour tant espéré du soleil, c'était la découverte de la Chapelle et aussi… du lavoir qui fit remonter de nombreux souvenirs aux triellois, sensibilisés au sujet tant par la conférence de Florence et Françoise *Lavoirs et blanchisseries d'antan*, que par la dernière exposition *Métiers et outils d'autrefois* (voir page 25).

Notre organisateur du jour, Jean-Claude Grignon, assisté de son épouse, n'avait pas manqué de réserver une pause sympathique et quasi-gastronomique au restaurant *La Belle Epoque*. L'ambiance et le repas y furent parfaits ! L'après-midi était consacré aux vestiges imposants de l'Abbaye de Mortemer, établie au XIIème siècle par le 4ème fils de Guillaume le Conquérant.

Visite du musée, périple motorisé entre les étangs, balade dans les ruines presque millénaires et entrée dans l'impressionnant Colombier, qui, avec ses plus de 900 boulins confirme le statut du domaine. C'est à regret que nous avons tous quitté ce lieu de méditation, bien à l'écart du monde mobile et bruyant de nos agglomérations constitutives du Grand Paris !

Prêts pour une nouvelle escapade ?

Jean-Pierre Houllemare

Nos interventions à l'aéro-club Paul Tissandier de Saint-Cyr-l'École

Le samedi 20 janvier 2018 vers 17 h, mon épouse et moi-même arrivons à l'aérodrome de Saint-Cyr-l'École. L'activité sur le terrain est nulle. Par ce temps couvert, froid et venteux, aucun pilote n'avait pris le risque de décoller et les avions étaient restés sagement cloués au sol. Dans les locaux de l'aéro-club Paul Tissandier, pas beaucoup plus d'animation non plus. Nous installons notre matériel dans la salle de formation des pilotes, une pièce plutôt exiguë au centre de laquelle trône une grande table. Notre première impression fut mitigée : comment allions-nous présenter notre conférence *Lambert, Tissandier, deux pionniers de l'aviation* dans une si petite pièce ?
Puis peu à peu, le public arrive et commence à s'entasser autour de la grande table. Un public de tous âges puisqu'on y trouvait même de jeunes enfants, fils de pilote naturellement et aussi passionnés par l'aviation que leur père. D'ailleurs ne portent-ils pas tous des prénoms d'aviateurs célèbres : Charles, Paul et Antoine ! Notre première impression s'efface rapidement, en effet l'ambiance est amicale et bon enfant et l'accueil que nous réserve ce public de passionnés s'avère particulièrement chaleureux.
A l'issue de notre présentation, au cours de laquelle furent évoqués la vie de Paul Tissandier et les liens très étroits qu'il entretint avec son ami le comte de Lambert, les questions furent nombreuses et montrèrent à quel point le sujet intéressait ce public de pilotes.
Étaient également présents, deux des petits-fils de l'aviateur Paul Tissandier, avec lesquels j'étais entré en contact lors de l'élaboration de notre conférence *Lambert, Tissandier, Latécoère, trois pionniers de l'aviation*, et qui furent à l'origine de cette heureuse initiative.
Comme il se doit, la soirée s'est terminée par le pot de l'amitié.

Mais les responsables de l'aéro-club, ne voulant pas s'en tenir là, nous sollicitèrent de nouveau pour que nous leur présentions également la seconde partie de notre conférence, c'est-à-dire Latécoère et l'Aéropostale. Rendez-vous fut pris et le samedi 10 mars, Danièle Houllemare (photo), accompagnée de son «assistant» Jean-Pierre, se rendit à son tour à l'aéro-club Paul Tissandier afin d'y présenter sa conférence sur le thème de Pierre-Georges Latécoère et l'épopée de l'Aéropostale, sujet d'autant plus pertinent qu'en cette année 2018 nous fêtons le centième anniversaire de ce qui fut la toute première ligne aérienne régulière au monde. Là encore, l'accueil fut très chaleureux et là encore Danièle et Jean-Pierre rencontrèrent le même public passionné et enthousiaste.

Grâce à ces deux séances, des liens solides se sont tissés entre notre association et l'aéro-club Paul Tissandier, dont les responsables nous ont d'ores et déjà fait part de leur désir de nous voir revenir leur parler de l'histoire de l'aviation.

Jean-Claude Desmonts

Communication

Si Triel m'était conté...

Quoi de plus naturel pour une association historique locale que de donner, à chaque parution de Bulletin Municipal, ici baptisé depuis des décennies «TRIEL'infos», un nouvel article ayant trait au passé ?
C'est un plaisir toujours renouvelé que d'évoquer, sur une page, un sujet d'intérêt général, non polémique, fondé sur les faits, documenté par les archives conservées soit dans la commune ou déposées au Département, voire en d'autres lieux.
Sur cette dernière saison 2017/2018, nous avons porté l'éclairage sur Octave Mirbeau, bien évidemment, dans le cadre de l'hommage rendu pour le Centenaire de sa mort, à l'homme, à son engagement et à son œuvre.
Mais, nous nous sommes aussi intéressés à trois autres sujets : le Domaine des Grésillons, l'Usine Grelbin et l'Hôtel de l'Image Saint Martin.
Ainsi, les Triellois ont pu, comme nous, approcher de plus près quelques aspects méconnus de notre histoire locale. Saviez-vous que l'Hôtel de l'Image Saint Martin était à l'origine une fameuse auberge, réputée pour ses mets et ses vins, fréquentée par d'éminents gastronomes ? Finalement, le Saint Martin d'aujourd'hui, situé juste en face, ne fait que poursuivre une grande tradition !
Qui se souvient de l'activité fébrile qui se développait dans l'usine de MM. Jannot, puis Grelbin, autour du matériel de production de la pierre à plâtre ? Il paraît que Triel était connue dans le monde entier pour ses broyeurs !
Et ce Domaine des Grésillons, propriété de Pierre Gilbert de Voisins, Marquis de Villennes ? N'est-ce pas un échange de fief, puisque bien plus tard, c'est l'Ile du Platais que Triel a perdue…
Quant à la salle du XIVème siècle découverte sous l'Hôtel des Postes en 1960, vous en aviez conscience ? Et si cela avait un lien avec Jacques II et son *trésor* ? Vous voyez, il y a encore place pour de nombreuses recherches….et de jolis contes !

J-P H.

TMH au Salon des auteurs à Triel

A l'Espace Senet, salle Guy de Maupassant, samedi 20 janvier 2018, Elena Fornéro, accompagnée de ses amis de Triel Mémoire & Histoire, a présenté son ouvrage *Mirbeau et Adès, une amitié littéraire à Triel* au Salon des auteurs de la bibliothèque municipale. C'est au milieu des nombreux écrivains de la région, venus dédicacer leurs livres que les publications de l'association ont été proposées au public.
Sur le catalogue de présentation des auteurs et de leurs ouvrages on pouvait lire une citation de Julien Green affirmant qu' «*Un livre est une fenêtre par laquelle on s'évade...*» idée qu'on pourrait reprendre à notre compte car Triel, Mémoire & Histoire à sa façon, ne permet-il pas aux Triellois de s'évader... à travers l'histoire de leur ville ?
Ainsi, nos monographies historiques ont trouvé leur place parmi les romans, récits, poèmes, bandes dessinées, témoignages, fac-similés ou rééditions produits pour conduire leurs lecteurs vers des horizons littéraires inédits ou renouvelés.
Cette année encore, il y eut foule tout l'après-midi car à l'initiative de Pierre Bergam qui habita jadis Triel, une invitée d'honneur était présente. En effet, Anny Duperey s'était déplacée pour promouvoir son nouveau livre dont le titre (*Le rêve de ma mère)* évoque à l'aide de *petites phrases* ce qu'elle appelle son *parcours incertain...*

C. B.

De g. à d. :
Elena Fornéro, Daniel Biget, Pierre Bergam, Claudine Biget et Anny Duperey.

Parcours de découverte du patrimoine triellois, *la suite* !

Après le Centre-Bourg, tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les anciens *hameaux* de la commune, enfin révélé ! Stimulés par les échos très positifs reçus après la mise en place de nos dix-sept premiers panneaux dans la ville, nous avons poursuivi nos recherches et la seconde tranche du circuit vous sera bientôt proposée !
Nous avons sélectionné un certain nombre de sites intéressants, chargés d'histoire, témoins de leur temps.

Vous les trouverez bientôt à PISSEFONTAINE, présents sur le vieux mur du Château des Ifs, Place Corroyer, haut lieu d'échange et de convivialité du village, sur l'ancien auditoire de la seigneurie et enfin à Bel-Horizon, emplacement d'origine de la carrière Poidevin puis de l'Usine à Plâtre.
A CHEVERCHEMONT, c'est le souvenir de notre grand écrivain, Octave Mirbeau, dont nous venons de commémorer le centenaire de la disparition et surtout celui de sa propriété, de son vivant véritable musée des Impressionnistes avant l'heure …C'est aussi la trace d'Emile Zola et de sa famille de cœur, Jeanne Rozerot et ses deux enfants, dans la villa « Les Framboisiers ». Autre découverte, celle de l'ancienne Institution Saint Joseph, école de garçons pendant la dernière guerre et depuis, Domaine résidentiel très recherché. Enfin, vous en saurez plus sur la Bérangère, cette immense carrière où la population trielloise trouva refuge en août 1944, pour fuir les obus alliés…
Plus haut, sur la butte de l'HAUTIL, c'est d'abord le Château de la Tour qui aiguise votre curiosité, puis la Chapelle Sainte Jeanne d'Arc qui évoque les heures sombres de la haine des Juifs. Heureusement, vous trouverez une plus grande sérénité au bord de la Mare de l'Hautil, point d'eau aménagé par l'homme pour désaltérer les troupeaux. A l'Ecole, au milieu du plateau, vous prendrez conscience de la belle générosité du Capitaine de Frégate Cahagne. Et enfin, aux confins de Chanteloup-les-Vignes, vous serez confrontés à l'évolution de notre environnement dans le Massif, riche de sa biodiversité, mais aussi soumis aux dégradations de son sous-sol et aux incivilités de nos concitoyens.
Quand vous redescendrez vers la Seine, vous laisserez le bourg (dont vous connaissez déjà tous les secrets !) et vous passerez RIVE GAUCHE. Là, hier comme aujourd'hui, les Restaurants vous accueillent et la pile Ouest de l'ancien pont résonne encore du passage des attelages…Si, comme à cette époque, vous empruntez la route de Verneuil, vous passerez un autre pont, beaucoup plus modeste, mais tellement bucolique : le pont aux Chèvres. Revenant vers la Seine, abandonnez-vous à la contemplation de ce joli coin d'Yvelines, avec son coteau merveilleusement exposé et la composition parfaite de son bourg traditionnel blotti au pied de son église protectrice. C'est là que la société des loisirs s'est développée, au rythme des liaisons ferroviaires et de l'utilisation du fleuve comme lieu de récréation…C'est là aussi que le Chantier Mallard, d'abord naval puis nautique, a participé concrètement à l'évolution du métier de charpentier de marine vers celui de service et d'entretien de tout ce qui tourne autour de la plaisance.
Surtout, ne manquez pas la dernière étape ! Elle vous conduit dans la plaine alluviale, qui a souffert de bien des vicissitudes, mais qui présente, sur l'ancien domaine des Grésillons, l'exemple réussi de l'évolution des technologies et de la reconquête de la nature.
A méditer…

Jean-Pierre Houllemare

Premier parcours historique du centre-ville de Triel-sur-Seine

Itinéraire

1 - La gare et chemin de fer de 1892
2 - Église Saint-Martin de Triel
3 - Le château de Triel
4 - La propriété de la Belle Otéro
5 - La villa Stieldorff
6 - Bateaux-lavoirs et bains chauds
7 - Hôtel de l'Image
8 - Théâtre Octave Mirbeau
9 - Les bacs et le pont à péage
10 - Le nouveau pont de 1956
11 - Le port au plâtre
12 - Le puits artésien
13 - Hospice et Chapelle Sainte-Anne
14 - Ancien Auditoire Royal
15 - La propriété Senet
16 - Le relais de la poste aux chevaux
17 - Mairie-École

Un peu d'histoire

Au fil des siècles, le bourg de Triel, enlacé par la Seine et blotti au pied de la colline de l'Hautil, loin de se laisser étouffer, a su tirer parti de sa situation : halte pour les pèlerins de Compostelle dans sa superbe église, route royale aux deux relais de poste devenue nationale 13, voie fluviale aux activités diverses.

« Triellum » au temps des romains et au Moyen-Age, Triel-Bourg à la Révolution, Triel-sur-Seine depuis 1910, la commune doit probablement son nom aux trois îles formées jadis par les bras de Seine.

Son vaste territoire fut autrefois couvert de vignobles et de vergers, tandis que les cultures maraîchères envahirent sa plaine au XXe siècle. La colline de l'Hautil, durant une longue période, a fait l'objet d'une exploitation industrielle du gypse, « la pierre à plâtre ».

De nos jours, Triel reste une petite ville de la banlieue parisienne, riche de ses belles demeures et de son cadre de vie.

TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE

Association historique de Triel-sur-Seine,
régie par la loi de 1901 est déclarée au J. O. du 17 juillet 2008 sous le n° 1701.
Affiliée à la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques des Yvelines
Histoire des Yvelines

Site Internet : http://trielmemoirehistoire.fr
Adresse : 26, rue des Créneaux, 78510 Triel-sur-Seine.

Septembre 2018 **Prix : 2 €**